

NUMÉRO 2

OCTOBRE NOVEMBRE DÉCEMBRE



BABEL

"L'inconnu, c'est toujours excitant" — David Lynch



Dossier
Miloš Forman

L'Enfer
d'H.G Clouzot
Jarmusch
Resnais
R. Kelly
Jonze...

Euphories du croisement

En ces fins d'année et de décennie, l'heure semble être manifestement celle du bilan et d'un flash-back sur la décimale écoulée. Que peut-on dire alors d'une décennie considérée par un grand quotidien américain comme étant une des pires depuis pas mal de temps ? Nous ne nous aventurerons pas sur ce terrain des plus glissants... Et d'un cinéma que l'on n'ose plus vraiment appeler Septième art... Classement des meilleurs films des années 2000, quid du plus pré-pubère des films d'horreur, du blockbuster le plus catastrophique, de l'actrice la plus désapée d'Hollywood, du Tsunami numérique qui fonce droit sur nos rétines et s'apprête à bouleverser tous les systèmes d'antan... Dans cette ambiance étrange et novatrice, persiste le sentiment que l'on ne sait plus très bien ce qui s'est passé, que tout s'accélère et qu'une sorte de mécanique du zapping semble, pour le meilleur et pour le pire, tout dévorer sur son passage.

Du futur alors ? Mise à part un hypothétique retour de la croissance, tout l'intérêt tient à ce que l'on ne pourra rien avancer et que les improbables projections sur l'avenir de gourous obscurantistes n'apporteront pas de lumière au débat. Et de la surenchère et du tout spectaculaire qui semblent tenir à la cheville l'industrie hollywoodienne, on attend que tout cela prenne une résonnance plus singulière et davantage politique (utopie ?). Du cinéma français dit du « milieu », on peut supposer qu'il aura du mal à se faire entendre si son ministre d'« ouverture » continue à être cadenassé par un élyséen dont l'intérêt culturel se limite, jusqu'à preuve du contraire, à sa femme, ses Rolex et ses artistes d'amis que sont Johnny et autres Clavier. D'autres continents pourront alors prendre la relève et répercuter les interrogations d'un monde aussi meilleur puisse t-il être. Et finalement, on souhaiterait que la lourdeur des conditions pour enfanter un film soit bientôt bousculée par des laboratoires insulaires qui tireront enseignements et bénéfices de la crise...

Du présent finalement, du nôtre à Babel et de ces deux derniers mois de 2009 dont on se souviendra. Au carrefour de deux périodes incertaines, on constatera que les mois de novembre et décembre ont été comme une récompense et un honorable salut au black-out généralisé. Les abîmes de Clouzot finalement exhumées, un Jarmusch sans limite ni contrôle, Alain Resnais en plein trafic surréaliste... Les anciens reprennent donc des couleurs et les espoirs (Richard Kelly, Spike Jonze, Hillcoat) nous envoient à l'écran des pellicules aussi fécondes que tourmentées. Mais, en raison d'un papier limité et d'une « offre » hebdomadaire toujours plus croissante, des pellicules nous auront sans doute échappées. Et même si notre démarche éco-critique tient plutôt du tri sélectif, il fallait à Babel une vitrine 2.0 (<http://babelmag.free.fr/>) pour ne pas trop se faire distancer par la filante actualité et proposer à ses lecteurs de constater si ce croisement de décennies perturbera, ou pas, nos actuelles euphories.

Romain Genissel

SOMMAIRE

VERSUS > CATHERINE ZETA JONES VERSUS JULIA ROBERTS	4 ~ FRAT PACK
LES HERBES FOLLES - AWAY WE GO - THE BOX - CLONES - VISAGE	8 ~ AKTU
L'ENFER D'HENRI GEORGES CLOUZOT - THE PRIVATE LIVES OF PIPPA LEE	NOVEMBRE / DÉCEMBRE >
THE LIMITS OF CONTROL - CANINE - MAX ET LES MAXIMONSTRES - THE PROPOSITION	CINÉ-CLUB JEAN DOUCHET > LA VIE AQUATIQUE
MUSIK > JULIAN CASABLANCAS, BENJAMIN BIOLAY	18 ~ GONZO
A LA PAGE > DEUXIÈME SÉANCES SI JE T'OUBLIE BAGDAD - LE VOYAGE A BORDEAUX - EXIL INTERMÉDIAIRE	KULTUUR DU NAVET > LUCKY LUKE
	20 ~ DOSSIER
	MILOS FORMAN & FESTIVAL CINESSONNE
	22 ~ KULTUUR
	THEATRE / OPERA > SALOMÉ - MÉDÉE
	EXPOS > B.B. SOULAGES - WE WANT MILES
	DVD > ÉCLAIRAGE INTIME - SILENT HILL - LE PETIT FUGITIF - LES BEAUX GOSSES
	PROJECTEUR SUR UN CINÉMA > LA FILMOTHÈQUE QUARTIER LATIN
	31 ~ CONTACTS

VU & ENTENDU

« C’était quelqu’un qui était vraiment dur. Le moindre faux pas était sanctionné... avant même ! Il le voyait venir, il le suscitait...et hop ! Vous étiez beau comme la romaine, vous en preniez plein la gueule toute la journée. »

Jacques Audiard, au sujet de Jean Yanne, Forum des Images, octobre 2009.

« Je fais le mal, mais bien. »

Albert Dupontel dans *Le Vilain*.

« Moi, j’ai appris à faire des boulettes grâce à Scorsese. Comme quoi, le cinéma a une fonction. »

Jacques Audiard, Forum des Images, octobre 2009.

BRÈVES

On savait que la Paramount préparait le remake de *Dune*, et que c’était Peter Berg (Hancock) qui avait hérité du bébé, ou plutôt du ver géant... Or celui-ci vient de lâcher le projet ! A 175 M\$ l’Epice, le remplaçant aura intérêt à avoir les épaules solides...

\$\$\$\$\$\$\$\$\$

« Steal from the best ! »

Francis Ford Coppola au Forum des Images, novembre 2009 (compte rendu dans le prochain numéro de BABEL)

« Pouvez-vous mettre un prix sur vos rêves ? »

RIP Heath Ledger dans *L’Imaginarium* du Docteur Parnassus de Terry Gilliam.

« Quand vous faites un film, le risque c’est qu’un jour quelqu’un le voit. »

James Cameron en promotion pour *Avatar* qui risque d’être vu par plus d’une personne.

« Bon, je t’offre une bière ? »

Anonyme à autre anonyme ayant quitté prématurément *Visage* de Tsai Ming Liang (comme beaucoup d’autres d’ailleurs).

« Je suis un homme... »

« Je suis un homme... »

« Je suis un homme... »

Paranormal Activity, le film à 61 millions de recettes, fera peut-être l’objet d’une suite, toujours produite par Paramount. S’il y a un dieu, nous ne sommes PAS en train d’assister à une « Sawisation » de ce génial film d’épouvante...

\$\$\$

« AAAAAaaaaaaHHHHHhhhhhaa aaaAAAAAaaaaaHhhhhhhh aaaaaahhhhhhaaaaaAAAHHHhhrgh »

Figurant numéro 89 dans *2012* de Roland Emmerich

« Pas de flingues, pas de sexe... comment tu fais pour tenir ? »

Paz de la Huerta dans *The Limits of Control* de Jim Jarmusch.

« Je suis un homme... »

« Je suis un homme... »

« Il y a beaucoup d’acteurs qui pensent qu’il y a un message à délivrer. Non, le seul message c’est d’être juste et honnête... en ayant un TOUT petit peu de charisme avec un... un tout petit peu de folie et de liberté. Et de générosité aussi. »

Gérard Depardieu en promotion pour le livre *Grandeur nature* de Richard Melloul.

« Je suis un homme... »

« Je suis un homme... »

20.000 Leagues under the Sea, par Disney, a coulé ! McG (monsieur T4) n’est plus le capitaine de la situation, et le projet est mis en stand-by BIEN QUE prioritaire (concept intéressant...).

Prochain horizon au pays de Mickey : *Pirates des Caraïbes 4* !

☠



VERSUS



Catherine Zeta-Jones

25 / 09 / 1969

GALLOISE (OU BRITANNIQUE SI ON EST TÊMÉRAIRE)

BOMBESQUE

SORTIR D’UN ANONYMAT ARTISTIQUE POST-OSCAR

SHÉHÉRAZADE CHEZ PHILIPPE DE BROCA, NE S’EN EST JAMAIS REMISE ET CAMPE DES PERSONNAGES COSTUMÉS À LA PELLE

ZETA, SA GRAND-MERE

2 PETITS DOUGLAS AU PIC A GLACE, SINON ON VOIT PAS

LE CHEVEU LONG, BRILLANT, L’ŒIL DE BRAISE... COMMENT ÇA MEGAN FOX FAIT MIEUX ?

CHICAGO, TRAFFIC

HANTISE, LE MASQUE DE ZORRO, COUPLE DE STARS

L’INCANDESCENTE VELMA KELLY DANS CHICAGO

LA MAFIA DOUGLAS, ON S’EN DOUTE

LE SERGENT GARCIA EN PLEINE SIESTA, RENÉE ZELLWEGGER EN MIDINETTE ECHAUDÉE

INCOMPRÉHENSIBLES, C’EST DU GALLOIS

ANTONIO BANDERAS, ET C’EST DÉJÀ PAS MAL

SA FAUSSE IDENTITE HISPANIQUE

UN COUSIN MARIÉ A BONNIE TYLER

OSCAR DU MEILLEUR SECOND RÔLE POUR CHICAGO EN 2003

MONTER UN SPECTACLE DE DRAG-QUEENS À VEGAS (OU PAS)

DATE DE NAISSANCE

NATIONALITÉ

PHYSIQUE

PROFESSION

FORMATION

INFLUENCES

HÉRITIERS

SIGNES DISTINCTIFS

MEILLEURS FILMS / RÔLES

PIRES FILMS / RÔLES

PERSONNAGES

AMIS

ENNEMIS

RÉPLIQUES CULTES

PARTENAIRES

ARME(S)

FAIBLESSE(S)

RÉCOMPENSES

AVENIR

Julia Roberts

28 / 08 / 1967

AMÉRICAINÉ

GRANDE BRUNE AUX GRANDS YEUX MARRON, AVEC UN VISAGE DE PETITE FILLE ET LE SOURIRE LE PLUS CRAQUANT DE LA PLANÈTE.

ACTRICE (SÉDUCTRICE)

ACTOR’S STUDIO

SA SŒUR LISA ET SON FRÈRE ERIC QUI L’ONT TOUS DEUX POUSSÉE À DEVENIR ACTRICE ALORS QU’ELLE SE DESTINAIT AU JOURNALISME.

ON PARLE DE ANNE HATHAWAY...

ELLE EST NATURE (DU MOINS ELLE SEMBLE L’ÊTRE BEAUCOUP PLUS QUE LA PLUPART DES ACTRICES AMÉRICAINES) ET A DE GRANDES ET BELLES DENTS BIEN BLANCHES.

PRETTY WOMAN ; COUP DE FOUDRE À NOTTING HILL ; ERIN BROCKOVICH ; OCEAN’S ELEVEN ; CONFESSIONS D’UN HOMME DANGEREUX ; CLOSER ; LA GUERRE SELON CHARLIE WILSON...

ELLE RESTE MAGNIFIQUE DANS TOUS SES RÔLES MAIS MYSTIC PIZZA SEMBLE ASSEZ LOIN D’ÊTRE UN CHEF-D’ŒUVRE.

VIVIAN WARD, ERIN BROCKOVICH, ANNA SCOTT...

GEORGE CLOONEY, BRAD PITT, CLIVE OWEN, SUSAN SARANDON, RUPERT EVERETT...

BEAUCOUP D’HOMMES MÊME SI PEU LUI RÉSISTENT ; SES RIVALES, TERRY BENEDICT, LE MARIAGE, LA PACIFIC GAS AND ELECTRICITY...

« ON VA SE LÉGUMER DEVANT LA TÉLÉ ? » « J’SUIS PLUTÔT DU GENRE À ME POSER LÀ OÙ SE POSENT MES FESSES. » « LE BONHEUR NE SERAIT PAS LE BONHEUR SANS UNE CHÈVRE QUI JOUE DU VIOLON. » « GRANDS PIEDS... GRANDES... CHAUSSURES. »

RICHARD GERE, GEORGE CLOONEY, BRAD PITT, MATT DAMON, HUGH GRANT, CAMERON DIAZ, DENZEL WASHINGTON, JUDE LAW, CLIVE OWEN, NATHALIE PORTMAN, TOM HANKS, KIRSTEN DUNST...

ÉVIDEMMENT SON CHARME ET SON SOURIRE. ELLE EST AUSSI L’UNE DES ACTRICES LES PLUS RICHES DE LA PLANÈTE.

ASSOCIÉE À SES RÔLES DANS DE COMÉDIES ROMANTIQUES...

GOLDEN GLOBE DE LA MEILLEURE ACTRICE POUR PRETTY WOMAN ET ERIN BROCKOVICH ET OSCAR DE LA MEILLEURE ACTRICE POUR ERIN BROCKOVICH.

APRÈS UNE PÉRIODE ASSEZ PEU PRODUCTIVE, ELLE SERA À L’AFFICHE DE EAT, PRAY, LOVE AUX CÔTÉS DE JAVIER BARDEM ET DE JAMES FRANCO, ET DE VALENTINE’S DAY EN 2010.

LA NANA

RÉALISÉ PAR SEBASTIÁN SILVA
AVEC CATALINA SAAVEDRA, CLAUDIA CELEDÓN,
ALEJANDRO GOIC ...
1H35 / SORTIE LE 14 OCTOBRE

Par Laura PERTUY

Second long-métrage du chilien Sebastián Silva, *La Nana* dresse le portrait d'une femme de ménage terriblement dédiée à son travail, si bien que lorsque son employeur décide de lui adjoindre une autre employée, la situation tourne au vinaigre. Un service en demi-teinte.

Raquel est une sorcière. La moue acerbe, le crin désabusé et la réplique acérée, cette femme de ménage atypique emprunte un peu aux contes, un peu à une réalité exacerbée. Emmenée par Catalina Saavedra, délicieuse de sarcasme et de haine, la première demi-heure du film offre une approche singulière d'un scénario certes attendu mais parsemé de jolies scènes.

S'ensuit une pléiade de situations caustiques puis répétitives qui installe le spectateur dans un malaise dont il peine à se défaire ; comment expliquer la méchanceté sans borne de Raquel, son absence de codes moraux ? Des éléments de réponse parcourent la pellicule en filigrane sans pour autant permettre au film de se libérer d'une cadence mal équilibrée et d'un cadre ennuyeux. *La Nana* n'en finit pas d'osciller entre amertume et ironie, entre belle entreprise et desseins ratés ; dommage, au vu de la fin qui signe un retour honnête aux aspirations premières du film. ●



VOUS ÊTES ADOLESCENT

VOUS SOUFFREZ

DE RETARD MENTAL.

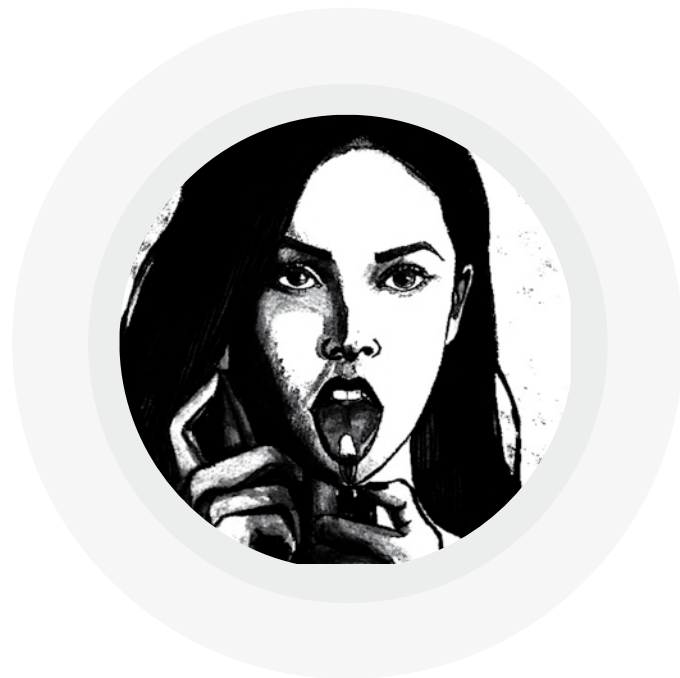
JENNIFER'S BODY

RÉALISÉ PAR KARYN KUSAMA,
AVEC MEGAN FOX, AMANDA SEYFRIED, JOHNNY SIMMONS...
1H45 / SORTIE LE 21 OCTOBRE

Par Sophie BOYENS

Vous avez vu deux fois *Twilight*. Vous avez une sexualité déviante. Déviante vers les seins siliconés. Vous ignorez qui est Stanley Kubrick. Vous employez régulièrement l'expression « trop mortel ». Vous choisissez le pain complet chez Mac Do parce que c'est meilleur pour la santé. Vous êtes abonné à Première. Vous êtes nostalgique de votre Erasmus aux « States ». Vous avez dix euros à gâcher. Vous portez un T-shirt taille 12 ans avec un jean taille basse parce que ça vous va bien. Vous trouviez Bush plutôt poilant. Vous savez combien de tatouages a Megan Fox. Vous trouvez Megan Fox vraiment très distinguée. Vous avez besoin d'une dose quotidienne d'inanité. Jennifer est votre prénom préféré. Vous êtes masochiste. Vous n'avez pas peur du vide. Vous vous êtes trompé de salle.

Vous avez peut-être une raison d'aller voir « *Jennifer's body* ». ●



~FACE B/O~

Par Frédéric GARCIA

Une des bonnes idées de *Jennifer's Body* était de réutiliser la légende du bluesman **Robert Johnson** qui prétendait avoir vendu son âme au Diable en échange de son talent et de son succès. Le leader du groupe qui livre le corps de Jennifer en pâture au Malin se justifie le couteau à la main : « Le seul moyen de percer pour un groupe indépendant c'est d'avoir un titre sur une B.O., ou d'offrir une vierge en sacrifice à Satan »... Du **Diablo Cody** dans le texte, drôle mais surtout très vrai. Malheureusement, aucun

nouveau groupe ne sera exposé grâce à cet album qui se contente d'enchaîner les titres sans saveur de valeurs sûres du teen-age rock américain (Panic ! At The Disco, Dashboard Confessional, Paramore) entre lesquels se sont glissés quelques noms plus intéressants (Florence + The Machine, Black Kids, Little Boots) mais dont la promo n'est plus à faire. Le tout ne capture pas vraiment l'essence du film et se laisse vite oublier. Amateurs de nouvelles sensations, retournez sur Myspace !

LA B.O ALTERNATIVE:

~ Grizzly Bear - Cheerleader

~ N.E.R.D. - Truth or Dare

~ Janelle Monaé – Come Alive

~ Hole - Jennifer's Body

~ Tune-Yards - Jumping Jack

~ St Vincent - Laughing With a Mouth of Blood

~ The Walker Brothers - The Electrician

~ Dead Man's Bones - My Body's a Zombie For You

~ Cibo Matto - Sugar Water

~ The Big Pink - To Young To Love

CLONES

DE JONATHAN MOSTOW,
ÉCRIT PAR MICHAEL FERRIS
ET JOHN D. BRANCATO
AVEC BRUCE WILLIS, RADHA MITCHELL,
VING RHAMES...
1H25 / SORTIE LE 28 OCTOBRE

Par Cyril SCHALKENS

Dans la série des « Et si... ? », voici « Et si les *No Life* devenaient des *No Body* ? ». Sur ce postulat de base qui est également celui de la bande dessinée homonyme (au ton beaucoup plus noir), le réalisateur de *Terminator 3* (hélas...) nous livre son dernier opus. Dans un futur sans doute pas très éloigné chronologiquement de celui de *I, Robot*, on a donc droit à l'illustration parfaite d'un des corollaires d'Internet, vanté dans une publicité datant déjà de quelques années : « AVANT, il fallait se déplacer pour aller quelque part ».

Dans le futur donc, la quasi-intégralité de l'humanité s'en remet à des répliques robotisées pour les interactions sociales. Plus beaux et plus forts que leurs « originaux » ne l'ont jamais été, les Surrogates (en VO) semblent être la réponse parfaite à ceux qui, pour diverses raisons, ne veulent ou ne peuvent plus sortir de leur domicile. Mais quand non seulement deux d'entre eux sont détruits, mais qu'en plus il semble que leurs propriétaires en soient morts, il y a du rifi dans le transistor...

Il est des films où les acteurs jouent très bien, et sont très bien mis à contribution, mais qui tombent néanmoins dans le quelconque. Malheureusement, c'est ici le cas. En effet, au vu du brio avec lequel les différents comédiens illustrent la dissonance entre originaux et répliques, il eût été judicieux de mettre celle-ci d'avantage en exergue, au lieu d'en faire juste un petit levier scénaristique. C'est chez le personnage de Rosamund Pike, encore trop sous-employé, que cette dissonance est la mieux exploitée.

Alors bien sûr, il ne s'agissait pas ici de faire un pamphlet ouvertement anti-confinement à domicile. Cependant, on se désintéresse de l'enquête trop facilement, et les sous-bassements philosophiques potentiels de l'œuvre nécessitent une réflexion appuyée du spectateur, au lieu d'être subtilement instillés. Grave pour la science-fiction, parmi tous les genres celui où l'inconscient se doit d'être sollicité.

Néanmoins, et au-delà d'une réalisation somme toute banale pour ce type de film, une intéressante métaphore sur le jusqu'au-boutisme dans la désocialisation, mais qui aurait mérité mieux. ●



VISAGE

RÉALISÉ PAR TSAÏ MING-LIANG,
AVEC LAETITIA CASTA, FANNY ARDANT, LEE KANG-SHENG...
2H21 / SORTIE LE 4 NOVEMBRE

Par Laure GIROIR

À l'instigation du Louvre, le réalisateur malais né de parents chinois, Tsai Ming-Liang, a imaginé une comédie musicale en ses murs.

En effet, le musée entame une série de commandes dans le cadre d'une collection de films intitulée *Le Louvre* s'offre aux cinéastes, dont *Visage* est le premier opus.

Le film est également un hommage retentissant au cinéma que Tsai Ming-Liang adule depuis toujours, celui de la Nouvelle Vague, et en particulier de François Truffaut.

Ses clins d'œil sont évidents, du choix de Jean-Pierre Léaud pour le rôle principal (nommé Antoine, comme un certain trublion truffaldien), à celui des actrices Jeanne Moreau, Nathalie Baye et Fanny Ardant (ardente), en passant par le tournage dévoilé à la façon de *La nuit américaine* et la chanson *Le tourbillon* de la vie susurrée par deux fois, entre autres.

Visage commence comme un haïku resplendissant. Le jardin des Tuileries est enseveli sous la blancheur éclatante de la neige, elle-même sublimée par un jeu de miroirs et de ramifications végétales - un cerf y gambade.

Sur ce duvet immaculé apparaît Salomé, hermine enchanteresse, belle dansante au bois glacé.

Le spectateur ne demanderait qu'à demeurer dans ce décor polaire, parmi ces femmes-flocons, chantant pour charmer, chatoyantes et enivrées.

Seulement, le bémol se présente bien trop hâtivement, et l'on passe de la douce banquise à la triviale glace pour réfrigérateur. De nombreuses dissonances viennent hélas consteller ce film consternant : bruissements assourdissants, sonneries de téléphone perturbatrices. Autant d'éléments qui coupent la poésie à son bourgeon, empêchant le sublime d'éclore. L'association permanente du rouge et du bleu nous renvoie à deux camps bien distincts, les plans à couper le souffle comme autant de somptueux tableaux d'une part, les froissements parasites et longueurs de l'autre. Ainsi, Laëtitia Casta, divine dans le rôle de Salomé, s'acharne à de multiples reprises à obstruer les fenêtres et ouvertures à l'aide d'un ruban de scotch noir, lorsqu'on l'attendait de soie.

Qui plus est, prévenus par le cinéaste qui prône une non-narration esthétisante, l'enfilade de séquences se veut sans queue ni tête ; sans lien apparent ni cohérence surtout.

Les quelques échappées vers une beauté et une pureté sans nom, en particulier par l'agencement des épaisseurs et les paysages de visages (Salomé transie à la carnation de jade), ne parviennent cependant pas à sauver le film, dont on en vient à subir le déploiement infini à l'allure erratique. ●

“ET SI LES NO LIFE DEVENAIENT DES NO BODY ?”
CLONES



CONFUSION & TROUS DE MÉMOIRES

LES HERBES FOLLES

RÉALISÉ PAR ALAIN RESNAIS
AVEC ANDRÉ DUSSOLLIER, SABINE AZÉMA, EDOUARD BAER...
1H44 / SORTIE LE 4 NOVEMBRE

Par Nicolas LINCY

Le nouveau film d’Alain Resnais s’ouvre sur une scène déjà culte : le vol du sac à main de Marguerite Muir, dont on sait qu’elle a des pieds peu communs. En quelques images, *Les Herbes folles* s’impose comme la perle cinématographique de cette année 2009 et l’aboutissement de l’œuvre d’un grand artiste. Resnais y explore une fois de plus et avec génie les méandres de nos pensées. Son dernier joyau est une œuvre folle, libre et novatrice, bien que le cinéaste reste fidèle à ses principes. Il engage Azéma, Dussollier, fait même un clin d’œil en offrant un petit rôle à Roger Pierre et, comme toujours, il tire sa créativité d’une adaptation. Cette fois, il explore le style bref et saccadé de Christian Gailly et de son *Incident*, dans lequel une pensée vient toujours en chasser une autre.



Le résultat de cette association de talents, un des films les plus brillants de Resnais, à mettre aux côtés des premières expérimentations, L’année dernière à *Marienbad* et *Hiroshima mon amour*. De ces deux chefs-d’œuvre, Resnais reprend notamment les trous de mémoire et la confusion, mais aussi une voix-off omniprésente. Elle se fait cette fois omnisciente, connaissant jusqu’aux moindres hésitations des personnages et leurs dialogues intérieurs. Resnais s’amuse d’abord à faire surgir le mot "fin" trop tôt (la citation de Flaubert aux deux tiers du film produit le même effet de surprise), puis à conclure

sur une réplique absurde. Il crée un puzzle d’une complexité folle, bien décidé à faire partir son film dans tous les sens. Un onirisme étrange (David Lynch, prends garde !), mêlant le ton de la comédie à une ambiance fantastique, enveloppe les personnages de mystère. Après Azéma/Charlotte dans *Cœurs*, c’est au tour de Dussollier de prêter ses traits à un névrosé énigmatique. Il s’agit de Georges Palet, dont le passé opaque semble le hanter – un passé de meurtrier ? Alors qu’on salive d’en savoir plus sur l’inquiétant Palet, lui-même s’éprend d’une femme dont il ne connaît que la photo d’identité – c’est Sabine Azéma. Resnais prend bien soin de ne pas montrer son visage pendant 20 bonnes minutes, et d’en faire une simple silhouette filmée de dos. Évidemment, inutile de préciser que les deux acteurs sont au sommet de leur art. Dussollier, particulièrement génial dans les élans de folie de son personnage, excelle dans une scène de paranoïa face aux policiers campés par Amalric et Vuillermoz, tout droit sortis d’une farce vaudevillesque.

De son côté, Resnais met tout son art au service d’une mise en scène virtuose, enchanteresse et virevoltante, adoptant une photographie chatoyante, le tout semblant répondre à la gravité de *Cœurs*, son précédent opus "neigeux". Il n’hésite pas à semer les fondus au noir qui viennent couper court aux dialogues, à multiplier les flash-backs en insert et les images évocatrices. Dans le même esprit, il engage Mark Snow, compositeur de la B.O. de *X-Files*, dont la partition tantôt jazzy, tantôt oppressante, colle à l’univers du film.

Avec ses *Herbes folles*, Resnais frappe encore très fort et offre peut-être son oeuvre la plus vivante et rythmée, un bonheur pour les mirettes, une création osée dans laquelle tout est possible. Face à cette folie, il est probable que certains spectateurs soient rebutés et ne parviennent pas à entrer dans son jeu. Les autres, prêts à apprécier ce mets savoureux que ce (trop) modeste chef nous a concocté, jubileront - ou plutôt *prendront leur pied*, pour citer le film. ●

AWAY WE GO

RÉALISÉ PAR SAM MENDES,
AVEC JOHN KRASINSKI, MAYA RUDOLPH...
1H38 / SORTIE LE 4 NOVEMBRE



Par Charlotte PILOT

Burt et Verona attendent l’arrivée de leur premier enfant. Panniqués à l’idée du départ des parents de Burt pour s’installer en Europe, ils décident de prendre le temps de rendre visite à leurs amis et familles à travers le pays, afin de trouver un endroit où fonder la leur.

Away We Go sonne comme un titre réactionnaire, mais pas dans le plus mauvais sens du terme ; plutôt pour se détacher de la claustrophobie des *Noces Rebelles*. Cependant, cette comédie n’est pas le road-movie auquel on s’attend ; on n’a jamais si peu vu "la route", et le mythe de la frontière semble bel et bien mort. Si le ton est enjoué et les scènes parfois franchement drôles, Mendes n’évite pas l’écueil du catalogue. Les amis de Burt et Verona sont ici autant d’exemples de familles type aux traits forcis. Les américains moyens, les hippies allumés, la famille d’enfants adoptés... chacun de ces foyers est le produit cliché de sa ville.

Les plans "carte postale" à chaque nouvelle étape font pâle figure devant la tendresse du regard du réalisateur dans ses gros plans du couple, de leur acceptation de l’autre et de toutes les incertitudes face au chemin à parcourir. Des beaux-parents sur le départ à la maison des souvenirs d’enfance de Verona, la boucle que referment les futurs parents est un peu frustrante si l’on pense à ce dont Mendes est vraiment capable. *Away We Go* est le film sympathique d’un réalisateur en transition, comme une nouvelle génération d’américains ; attendrissant et amusant, mais pas révolutionnaire par sa réflexion ni par sa forme. ●

“LES INCERTITUDES
FACE AU CHEMIN À PARCOURIR”
AWAY WE GO



“FAIRE BASCULER
LE FAMILIER VERS L'ÉTRANGER”
THE BOX

THE BOX

RÉALISÉ PAR RICHARD KELLY,
ADAPTÉ DE L’HISTOIRE COURTE BUTTON, BUTTON
DE RICHARD MATHESON
AVEC CAMERON DIAZ, JAMES MARDSEN, SAM OZ STONE,
FRANCK LANGELLA...
1H55 / SORTIE LE 4 NOVEMBRE

Par Yannick KERNEC'H

Le dernier Richard Kelly est sorti dans les salles françaises ; comme tel, il faut s’en réjouir. On a eu peur, en effet, que la réception-catastrophe de *Southland Tales*, son précédent long-métrage cyber-punk, direct-to-DVD en France, mette un terme définitif à une courte, mais déjà très prometteuse, carrière de réalisateur.

De facture plus classique, voire plus modeste, *The Box* ancre son récit au sein d’un contexte déterminé. L’histoire elle-même, tirée d’une nouvelle de Matheson (*Button ! Button !*), dont les récits sont aptes à délivrer de saisissantes images de cinéma, étonne à première vue par sa simplicité désarmante. En 1976, un couple américain se voit offrir la somme d’un million de dollars s’il accepte d’appuyer sur le bouton d’une étrange boîte apparue fraîchement, un matin, sur le perron de leur porte d’entrée. Cependant, une pression sur le bouton entraîne du même coup la mort d’une personne. Lourd programme.

Sur le traitement de la boîte en particulier, objet éminemment cinématographique depuis En quatrième vitesse de Robert Aldrich, Kelly n’apporte pas grand chose que l’on ne connaissait déjà. Il se contente de déplacer la question du comment vers le pourquoi ; en cela, la boîte demeure avant tout un symbole (étymologiquement : ce qui réunit), qui disparaît assez vite du champ pour n’y revenir qu’en fin de film, dupliquée. Nous voilà ainsi en présence d’un curieux objet, diabolique (étym. : ce qui sépare) à un double niveau puisque sa disparition crée une rupture assez vive au sein du continuum filmique en fragmentant l’histoire principale en une multiplicité de récits assez délirants, et d’autre part, sa réapparition signifie à la fois l’échec du « test moral » auquel est soumise la population humaine et ramène la fin du film vers de la pure tragédie. La boîte, dès lors, apparaît comme le symbole principal et moteur au sein d’un film qui regorge de signes en tout genre, permettant les interprétations les plus poussives (la tarte à la crème de la philosophie de Sartre, cité à deux reprises dans le film) jusqu’aux plus intéressantes – on pense plusieurs fois aux mythes de la Chute, avec Cameron Diaz en Ève, et de Faust.

Le film, à ce titre, est traversé de part en part par des références et citations qui accentuent ces climats de malaise et de tension. Ici, on a un plan qui évoque Kubrick ; là, on croit entendre une mélodie de Bernard Hermann chez Hitchcock. À défaut d’être réellement digérées, elles n’en demeurent pas moins efficaces pour faire basculer le familier (ce que l’on croyait connaître) vers l’étranger. L’altérité à partir de l’identique : c’est l’un des grands thèmes de *The Box*, et il renoue en cela avec le charme angoissant et vénéneux de *Donnie Darko*, premier film de Richard Kelly. Au monstrueux lapin répondant ici, à la fois le Père Noël de la route nocturne et Arlington Stewart (Franck Langella), dont le visage est sans doute la meilleure idée visuelle du film. Sa blessure correspond moins à une région de peau brûlée par effet numérique (voir Two-Faces dans le *Dark Knight* de Nolan) qu’à un manque, un effacement d’une portion du visage. Il apparaît d’ailleurs comme tel dans le champ, c’est-à-dire comme un profil perpétuel, qui échappe jusqu’à la fin aux rets de l’assimilation à l’identique : pas tout à fait lui-même, pas encore autre ; pour Kelly, l’étrange s’origine dans le manque. ●



NAVIDAD

RÉALISÉ PAR SEBASTIAN CAMPOS
AVEC MANUELLA MARTELLI, DIEGO RUIZ, ALICIA RODRIGUEZ...
IH43 / SORTIE LE 4 NOVEMBRE

Par Magdalena KRZACZYNSKI



Les films de Lelio sont toujours à l'occasion d'une fête, ou plutôt les fêtes l'occasion de faire un film. *La Sagrada Familia*, son premier long-métrage, réunissait ses personnages pour les fêtes de Pâques, et avec *Navidad*, Lelio place son histoire sous le signe de Noël. Teintant ses films d'une aura spirituelle, les fêtes religieuses instaurent aussi une certaine tension émotionnelle.

Dans une atmosphère close, intimiste, presque de théâtre, le film commence au moment de l'ouverture des rideaux et

se termine par leur fermeture. Cette ambiance resserrée met en valeur les trois personnages principaux : le couple Aurora et Alejandro, auquel s'ajoute bientôt une jeune fugueuse, Alicia. Et les membres de cette trinité de la lettre A se complètent, physiquement et spirituellement, pour un Noël particulier, sans sapin, sans famille, sans cliché.

Navidad fête la naissance, le retour à l'origine. Aurora refait un pèlerinage dans son ancienne maison familiale, désormais abandonnée. *Navidad* est aussi une quête de l'identité. Tous les personnages du film se cherchent à travers leur père. Aurora essaie de retrouver son père mort à travers sa maison d'enfance, ses vieux vinyles des Stones et des chanteurs chiliens. Alejandro, rejeté par son père très strict, essaie de retrouver son souffle vital dans ses créations aérodynamiques, comme s'il en manquait cruellement. D'une manière symbolique, il respire de nouveau la liberté à la fin, lorsque sa création se gonfle et s'élève. Quant à Alicia, si elle fugue, c'est pour retrouver son père qu'elle n'a jamais vu. Le père c'est celui qui donne le nom, l'identité. Finalement, la clef se trouve dans leurs prénoms. Si Aurora signifie l'éveil, Alejandro, c'est le rebelle qui a pour héros Alexandre le Grand, et Alicia, c'est l'héroïne de Lewis Carroll, qui s'est endormie et qui pénètre dans un monde magique, celui de Noël. ●

CLOUZOT REPREND DES COULEURS

L'ENFER D'HENRI GEORGES CLOUZOT

DE SERGE BROMBERG ET RUXANDRA MEDREA
AVEC ROMY SCHNEIDER, SERGE REGGIANI, BÉRÉNICE BÉJO...
IH34 / SORTIE LE 11 NOVEMBRE

Par Nicolas THYS

1963 : pour les cinéphiles français, cette époque évoque immanquablement la Nouvelle vague, un renouveau stylistique du cinéma avec quelques noms devenus fameux : Jean-Luc Godard, François Truffaut, Claude Chabrol pour ne citer qu'eux. Cette tendance, composée essentiellement de personnalités assez jeunes, s'est posée à la fois en rupture et en continuité avec la période classique, essentiellement hollywoodienne, et elle s'est construite par la négation du cinéma français des décennies précédentes – de « qualité française » – à l'exception notoire de Jean Renoir.

Pourtant à la même époque et parmi les « anciens », Clouzot, qui tournait depuis 1942, avait perçu l'imminence d'un changement, d'une sorte de révolution esthétique. Loin des idées réalistes et libertaires des cinéastes émergents, le réalisateur des *Diaboliques*, du *Corbeau* ou du *Saltaire de la peur* a au contraire choisi la voie de l'art contemporain. Grand amateur d'art moderne, on le voit avec son fabuleux documentaire *Le Mystère Picasso* dans lequel il filme le maître à l'œuvre, Clouzot obtint en 1963 un budget illimité de la part d'un studio de production pour réaliser *L'Enfer*. Une histoire simple sur la jalousie mais qui se démarquera de la production courante par une forme novatrice voire expérimentale, inspirée par l'art cinétique (Vasarely, Tinguely, etc.) alors en vogue depuis une dizaine d'année, et couplée à une bande son qui tendrait vers la musique concrète naissante.

Un réalisateur renommé, des idées ambitieuses, le tout associé à un casting prestigieux : Romy Schneider, qui voulait ici se débarrasser de son image d'impératrice lisse, Serge Reggiani, Dany Carrel ou Mario David, tout était prévu pour que *L'Enfer* soit LE film de la décennie. Un manifeste, quelques années après *À bout de souffle*, pour un second renouveau du cinéma français, plus stylisé, beaucoup plus fou et davantage inspiré par un baroque fellinien que par le néoréalisme rossellinien.

Mais rien ne s'est passé comme prévu.

Après trois semaines sur les 18 envisagées, le tournage s'interrompt brusquement. Le réalisateur, devenu incontrôlable, fait un malaise cardiaque quelques jours après le départ soudain de Serge Reggiani, malade et poussé à bout. Les bobines sont mises sous scellés et en raison de problèmes de droits, les 13 heures de rushes existantes sont restées invisibles jusqu'à aujourd'hui.

45 ans plus tard, Serge Bromberg, dénicheur de merveilles et fondateur de Lobster Films, parvient à récupérer les droits de cet objet tant convoité par les cinéphiles de tous bords. Il visionne les documents et, après deux ans de travail, il réalise cet *Enfer* qui sort maintenant sur les écrans, documentaire où il revient sur le tournage improbable de ce film impensable mais surtout dans lequel il présente ces bribes d'images miraculeusement retrouvées mais muettes ainsi qu'une bobine d'essais sonores. À l'aide de témoignages de personnalités ayant participé au film, il remonte aux sources de cet objet indéterminé, laissant encore aujourd'hui planer de nombreuses zones d'ombre.

Des images du film, ce qu'on peut dire est qu'elles sont éblouissantes. Certains les trouveront trop rares dans l'heure et demie de film par rapport aux rushes retrouvés ; mais quand on sait que Clouzot a filmé parfois pendant plusieurs heures les lèvres de Schneider pour des plans qui auraient pu n'être que des inserts d'une ou deux secondes dans le rendu final, on se contente amplement des quelques minutes dont il nous gratifie. Symétries avant-gardistes, jeux visuels étonnants, noir et blanc exceptionnel, techniques inédites, tout laisse rêveur : un film qui aurait eu 20 ans d'avance s'il était sorti. Malheureusement la musique n'a pas été composée (la partition entendue a été composée pour le documentaire), et on ne saura jamais quelle utilisation véritable Clouzot aurait fait des images, du son et du montage.

S'il existe des films maudits, véritables objets fantasmagiques, rêves de cinéphiles fous qui sacrifieraient corps et âme pour les retrouver ou les voir tournés, *L'Enfer* de Clouzot en est l'un des sommets. Aujourd'hui pratiquement oublié, à l'exception d'un noyau dur de la cinéphilie, il fallait ce documentaire pour rendre grâce et faire découvrir cette merveille. ●

2012

DE ROLAND EMMERICH,
ÉCRIT PAR ROLAND EMMERICH
ET HARALD KLOSER
AVEC JOHN CUSACK, CHIWETEL EJIOFOR,
DANNY GLOVER...
2H40 / SORTIE LE 11 NOVEMBRE

Par Cyril SCHALKENS

On commence à voir beaucoup d'apocalypses au cinéma. On a toujours vu beaucoup de films-catastrophe au cinéma. Et Roland Emmerich a déjà fait quelques films-catastrophe traitant d'une forme ou d'une autre d'apocalypse, mais jamais, jamais aucun de l'envergure de *2012*... Associant une utilisation optimale d'effets spéciaux relevant (attention...) d'une grandiloquence justifiée, ET bien employée (si, si, cela existe...) à un solide questionnement moral, le réalisateur d'origine teutonne nous concocte un chef-d'œuvre du genre, à ranger au même rang que *L'aventure du Poséidon* et *La Tour Infernale*, ainsi que de son propre opus de naguère, *Le Jour d'après*.

Bon disons-le tout de suite, par delà l'enthousiasme, il y aura sans doute beaucoup plus de questionnements intérieurs pour ceux qui sortiront du futur *The Road* que dans le cas qui nous intéresse ici. Néanmoins, la forme, le spectacle visuel sont tels que la subtilité peut se permettre de laisser ici un peu de terrain. Pour nos yeux abreuvés d'images de synthèse, omniprésentes



“UN PLAISIR
QUI
NE SE
BOUDE PAS”

dans le cinéma à grand spectacle actuel, pouvoir encore au détour d'une pellicule, fut-elle numérique, se dire « Oh p... ! » devant les péripéties des héros est un plaisir qui ne se boude pas.

Comme en plus, le monsieur sait s'entourer (John Cusack, Thandie Newton, Danny Glover...), l'émotion passe, et avec elle arrive le sceau de toute bonne œuvre de fiction : on entre en empathie avec les protagonistes, et on se met à se poser les mêmes questions qu'eux tout au long du métrage.

Un esprit chagrin pourra dire : « C'est un travail honnête, sans plus ». C'est en fait un travail honnête de qualité, et cela n'arrive pas si souvent. ●



Les énigmes attendent-elles toujours d’être résolues ?

THE PRIVATE LIVES OF PIPPA LEE

RÉALISÉ PAR REBECCA MILLER
AVEC ROBIN WRIGHT PENN, ALAN PARKIN, KEANU REEVES...
1H33 / SORTIE LE 11 NOVEMBRE

Par Natacha STECK

Pippa Lee semble être la parfaite housewife, cliché plutôt effrayant somme toute de la femme sage et bien rangée au service de son mari. Pourtant, ses convives n’ont de cesse de vanter les mérites de la réservée Pippa. «J’en ai assez d’être une énigme. Je veux qu’on me comprenne» l’entend-on penser tout en flambant au chalumeau ses crèmes brûlées. Voilà un programme bien ambitieux : derrière ses apparences tranquilles sommeille-t-il un feu aussi ardent que ses desserts ?

Par un jeu plutôt fluide de flash-back, Pippa dresse un bilan de sa vie, commentant celle-ci de sa naissance jusqu’à son mariage avec l’éditeur de vingt ans son aîné, Herb Lee. Bien qu’évitant une linéarité trop convenue, le découpage manque souvent l’essentiel en voulant être trop explicatif dans les faits et en en oubliant du coup la subtilité bien plus intéressante des relations de Pippa, qui furent pourtant singulière.



Les personnages traversent la vie de la jeune femme et en disparaissent trop vite, ne laissant pas apparaître réellement l’empreinte qu’ils ont eue sur sa vie. Cela ressemble finalement plus à un catalogue de quelques jolies scènes, offertes à des actrices telles que Monica Bellucci ou Julianne Moore, conférant un certain rythme au film mais faisant perdre de vue l’essentiel.

Les passages dans le présent offrent plus de liberté à l’imagination avec un décalage de la vie quotidienne subtil, attisant bien plus le mystère de cette femme inadaptée que son passé qui demeure assez peu extraordinaire. Herb est au crépuscule de sa vie, mais semble bien mieux portant que Pippa qui n’a jamais su trouver sa place et son utilité dans le monde. Que s’est-il passé depuis leur mariage ? Si ce n’est deux enfants devenus adultes et manifestant peu d’amour et de compréhension pour leur mère, pas grand-chose semble-t-il. Pourtant c’est là que plane le plus grand mystère : qu’est-ce qui a poussé Pippa à se ranger dans une vie qui aurait pu tout aussi bien en être une autre, avec un homme qui aurait pu être un autre et pourquoi semble-t-elle étrangère à tous ceux qui sont sensés la connaître ? Est-ce la paresse, le confort, le manque d’ambition ? Réponse un peu désespérante.

En voulant être des plus explicatives concernant l’enfance et la jeunesse de Pippa, Rebecca Miller normalise un peu trop son personnage et en fait un destin banal. Les dernières minutes offrent cependant un sursaut plutôt étonnant, un peu tard peut-être. ●



SAMSON & DELILAH

RÉALISÉ PAR WARWICK THORNTON,
AVEC ROWAN MCNAMARA, MARISSA GIBSON...
1H41 / SORTIE LE 25 NOVEMBRE

Par Laura PERTUY

Première réalisation de Warwick Thornton, ce voyage contemplatif aux intonations douces-amères invite un public d’horizons divers à suivre la fuite de deux jeunes aborigènes, chassés de leur communauté pour manquement aux règles, poussés vers la ville et l’amour. Lauréate de la Caméra d’Or à Cannes, cette pépite australe percute nos écrans avec son casting d’amateurs inspirés et s’attèle ainsi à effacer les récentes déconvenues du cinéma insulaire.

En pleine aridité australienne, Warwick Thornton accouche d’une jolie fable, prompte à nourrir des envies de cinéma aux antipodes mais à la portée toutefois universelle. Car si ces personnages évoluent dans un univers exotique pour la pupille européenne, leur voyage initiatique, engendré par la perte d’une innocence toute enfantine, se fait l’écho des doutes et aspirations qui caractérisent tout passage à l’âge adulte.

Samson et Delilah s’enfoncent dans la fournaise du bush, nous en présente l’aberrante pauvreté pour ensuite la confronter aux feux de la ville. Noyés par les travers urbains, la décadence des héros n’a d’égal que l’affection qu’ils se témoignent, comme une parade à une société qui en fait de constants inadaptés. Delilah, réputée traîtresse, s’émarge ici de ses atours bibliques pour sortir Samson d’un trépas toxicomane. La richesse de la bande-son vient commenter les épisodes d’errance de cette jeunesse corrosive où les forces motrices s’inversent pour prendre des allures féminines et réconcilier le couple maudit. ●

“CETTE PÉPITE AUSTRALE PERCUTE NOS ÉCRANS”
SAMSON & DELILAH

LES TRUCULENTES INTERVENTIONS DU CINÉASTE

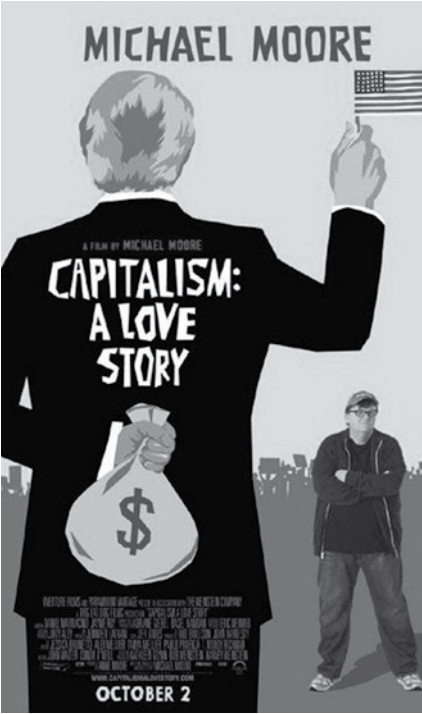
CAPITALISM A LOVE STORY

RÉALISÉ PAR MICHAËL MOORE
2H05 / SORTIE LE 25 NOVEMBRE

Par Nelly ALLARD

Vingt ans après Roger et moi, Michael Moore repart en croisade et revient avec *Capitalism, a love story* qui a pour sujet la crise financière.

Fahrenheit 9/11, Bowling for Columbine, Sicko... Le documentariste américain n’a jamais cessé de pointer du doigt les travers de son pays. Sa mission : éveiller les consciences afin de faire bouger les pouvoirs publics. Pour ce faire, ce maître du montage mêle des témoignages d’experts, des archives historiques, des films amateurs... Des discours de George W. Bush aux images d’une famille endettée dont la maison est envahie par des policiers, Michael Moore n’oublie aucun acteur de la société. Les différentes vidéos sont reliées par les rocambolesques interventions du cinéaste. Casquette de base-ball vissée sur la tête, il loue un van et fait le tour des banques afin de récupérer l’argent volé à ses compatriotes. En mélangeant cynisme et sensationnalisme, Michael Moore ne laisse personne indifférent. Durant deux heures, le cinéaste martèle son discours. Il appelle à maintes reprises les plus démunis à la révolte. A propos des 700 milliards de dollars votés en faveur des banques, il parle d’un «coup d’état» de Wall Street sur le congrès. Ce matraquage



pourra en agacer certains... Cependant, le cinéaste a au moins le mérite de questionner le spectateur et de délivrer un portrait unique du contexte économique.

Pour ce film, le cinéaste endosse le costume de professeur. A mille lieues des discours du JT sur la crise, Michael Moore donne des explications beaucoup plus percutantes. Ici, ni taux directeur ni inflation ! Le système capitaliste, valeur fondatrice des Etats-Unis, s’est tout simplement effondré. Durant les Trente Glorieuses, il était source de bonheur pour chaque américain. La middle class vivait aisément. Puis, les plus riches se sont enrichis et les plus pauvres se sont appauvris. Les ménages s’endettent, les crédits revolving apparaissent. En 2008, c’est la crise des subprimes et la machine s’emballe. Les Hommes sont à la rue alors que, faute d’acheteur, les maisons restent inoccupées. Le monde aurait peut-être échappé à ces situations inacceptables si Roosevelt avait été au bout de sa seconde Bill of Rights. Ce texte promettait un travail convenable à tous ainsi qu’une meilleure répartition des richesses. Le président décéda avant de concrétiser ce projet et cette ébauche de texte fut enterrée... ●



LE VILAIN

RÉALISÉ PAR ALBERT DUPONTEL,
AVEC ALBERT DUPONTEL,
CATHERINE FROT, BOULI LANNERS,
NICOLAS MARIÉ, BERNARD FARCY...
1H26 / SORTIE LE 25 NOVEMBRE

Par Judith ARAZI

Après vingt ans passés à jouer au gendarme et au voleur, un méchant braqueur se cache par nécessité chez sa bigote de mère, dans une banlieue emplies de gentils séniors. Tout d’abord ignorante des méfaits de son fils, la brave dame l’accueille à bras ouverts, avant de mettre en route un engrenage infernal, pour faire coûte que coûte entrer son enfant dans les bonnes grâces du Seigneur. S’ensuit un bien singulier combat de dézingués...

Dans ce film ovni, on ne peut nier un réel soin apporté aux décors, aux costumes, et à la caractérisation des personnages. Notamment dans une scène où Catherine Frot, en mère poule horrifiée, découvre l’antique planque des basses besognes de son fils.

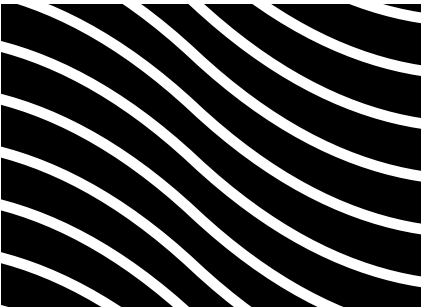
Il faut également avouer que les choix de mise en image et de BO sont originaux : jamais encore, dans l’histoire du cinéma,

n’avait été exploitée la caméra subjective pour une tortue domestique, accessoirement objet de torture, animée d’un esprit de vengeance.

Cependant, la sauce ne prend pas... Car c’est un véritable sacerdoce que de croire à cette histoire de rédemption taillée à la hache. La faute également à des personnages qui, à force d’être caricaturaux, deviennent prévisibles.

Le comique de répétition du film devient vite lassant. En particulier dans les innombrables scènes où Dupontel se fait tirer dessus, puis doit se laisser charcuter par son médecin de famille dépressif (Nicolas Marié est néanmoins excellent dans ce rôle).

En bref, les intentions sont louables, mais on reste sur sa faim. ●



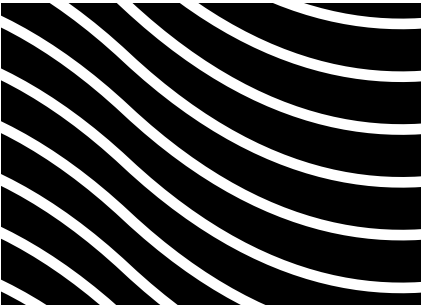
THE LIMITS OF CONTROL

RÉALISÉ PAR JIM JARMUSCH
AVEC ISAACH DE BANKOLÉ, TILDA SWINTON,
JOHN HURT...
1H54 / SORTIE LE 2 DÉCEMBRE

Par Romain GENISSEL

Depuis la sortie de *Broken Flowers*, film qui donnait à voir le cinéaste indépendant moins inspiré, si ce n'est en méforme, on pouvait se demander si le talent de Jim Jarmusch allait renouer avec de plus familières perspectives. Et là où le tracé de *Broken Flowers* empêchait la forme jarmuschienne de s'élever et de creuser la veine contemplative auquel le cinéaste de *Dead Man* nous a habitué, *The Limits of Control* semble avoir été enclenché comme une réponse, radicale et minimale, aux limites et autres piquets qu'impose la discipline scénarisée. Car d'une histoire de samouraï créole dont les déambulations servent finalement de prétexte à un élan imaginaire, le dernier des « modernes » puise ici dans les paysages de l'Espagne la sève d'un modèle d'abstraction aux barrières idéalement transgressées.

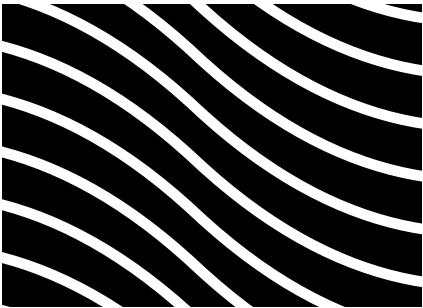
Bien sûr on entend déjà les critiques sermonner des jugements d'incompréhension incrédule... *The Limits of Control* est à l'évidence une odyssée retorse (hermétique ?) qui pourrait ne pas embarquer dans son sillage un public élevé au grain de la série et aux surenchères dramatiques. Expérience de l'abandon qui marche au pas d'un protagoniste muet et impassible, le dernier Jarmusch pousse le radeau loin d'une berge confortable et s'enivre des ha leurs d'un monde réduit à des sensations propres à l'essence du cinéma. Et si la notion de moderne s'évapore aujourd'hui en des contours mal définis, c'est qu'il s'agit ici d'une simple dérive dans un univers où le sens (direction et signification) lâche prise et se perçoit en des détours sensoriels, atmosphériques, qui impliquent une disponibilité toute transitoire.



L'HOMME SANS FRONTIÈRE



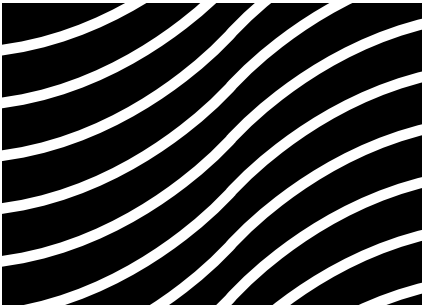
“EXPÉRIENCE DE L'ABANDON.”



Suivant cette mise en garde où il s'agit en fait de lire une invitation au voyage, Jarmusch renoue ici avec ses escapades de prédilection (*Dead Man*, *Ghost Dog*) et s'inspire de guides (l'Antonioni reporter, l'insusable *Samouraï* melvillien) pour mener à bien une lancinante traversée du Nord au Sud du pays ibérique. L'autre référence qui illumine une balade sans limite reste le fameux *Point de non-retour* qui, par la construction lâche et les variations géométriques qu'impliquaient le néo-noir de Boorman, offre une portée picturale à toutes les surfaces et courbes que visite ici le regard réfléchi de Jarmusch. La nonchalance animale d'un Isaach de Bankolé, ex-vendeur de glace et aujourd'hui porteur d'une mission bizarroïde, impose au film sa marche diffuse, dont il est le réceptacle immaculé in fine éclairé par les monologues de ses guides et les perceptions emmagasinées en chemin.

On pourrait aussi faire l'inventaire des détails et clins d'œil poétiques que Jarmusch dépose çà et là comme s'il s'agissait de renouer avec sa filmographie précieuse. Mais ce serait laisser à la marge le fait que le cinéma de Jarmusch est traversé par de constantes reprises et d'infimes variations. Si *The Limits of Control* est une inviolable ode à l'art et l'imaginaire (blakien), ce sont ici les rendus sonores qui l'illustrent. D'une séquence de tango où le lamento soulève un corps habité, ce sont bien les passages au musée devant ces toiles envoûtées par les feed-back de Boris que les résonances perceptives confinent à la magie. Égrené au fil d'une déambulation qui ne connaît plus de frontière, la musique semble n'avoir jamais eu autant d'importance chez Jarmusch et apparaît dès lors comme l'atout majeur d'un film dont le rythme tend à l'hypnotisme.

Et de celui capable de comparer le dépouillement du cinéma de Robert Bresson aux guitares des Ramones, il pourrait avoir produit là une toile blanche aux reflets et aux échos manifestement vibrants. ●



LA PARADE DES MONSTRES

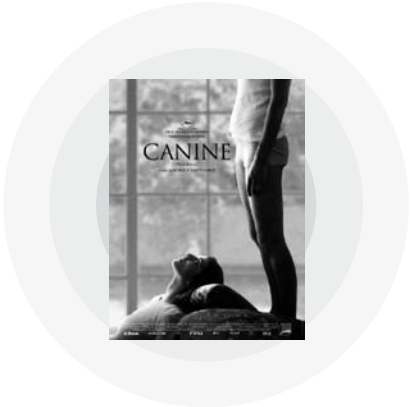
CANINE

RÉALISÉ PAR YORGOS LANTHIMOS,
AVEC CHRISTOS SERGIOGLOU, MICHELE VALLEY, AGGELIKI PAPOULIA...
1H36 / SORTIE LE 2 DÉCEMBRE

Par Elise LE CORRE

Sur l'affiche, un jeune homme et une jeune femme, sans artifices. Une lumière blanche souligne le contour des corps. Elle nous donne à voir la pureté, l'innocence. Pourtant, dans ce regard en quête de sens, on pressent la faille. Oui, cette affiche nous *gène*. Dans la position adoptée, celle de deux êtres qui se contemplent sans se toucher ni se comprendre, on croit déjà apercevoir les prémises d'une sensualité dérégulée. Cette lumière blafarde contamine le film entier. Or ce n'est pas une pureté juvénile qu'elle fait apparaître, mais bien plutôt des cobayes de laboratoires. Malaise assuré.

Canine, c'est l'histoire d'une famille traditionnelle : un père, une mère et trois enfants. Mais les enfants sont grands. Et toujours, ils errent dans la maison. Pire, ils n'en sont jamais sortis. C'est défendu. Quand l'une de leurs canines tombera, ils pousseront le portail du jardin. En attendant ? En attendant, ils apprennent qu'une fleur se dit "zombie", que le chat est l'animal le plus dangereux au monde, assouvissent leurs pulsions sexuelles en compagnie d'une femme payée par leur père à raison d'une fois par semaine, inventent des jeux de plus en plus risqués et pervers, et connaissent tous les visages de l'ennui.



La force de ce film à petit budget tient dans la sobriété avec laquelle est filmée la lente dégénérescence familiale. Jamais la caméra ne prend parti ni ne juge. Le cinéaste grec se contente d'exposer, sous une lumière crue, la folie d'un homme imposant à sa famille une réalité biaisée doublée d'une séquestration aux airs de Club Med. Godard disait d'eux qu'ils étaient faits sur les mêmes schémas que les camps de concentration. *Canine* renverse la proposition.

À travers une succession de petites saynètes qui déclenchent ce rire jaune typique de la tragicomédie, Lanthimos aborde avec finesse la douloureuse question du conditionnement de l'humain. On pense aussi au préoccupant sujet des cas d'isolement volontaire en recrudescence. Entreprises singulières, en décalage avec notre époque de surcommunication, elles rappellent l'ascétisme médiéval monastique, considéré à l'époque comme pathologique. Mais la folie exposée dans *Canine* est sûrement plus proche de celle qui habite ce nouvel ermite urbain, *bikikomori** en japonais. Chronique sociale ou pure fiction ? Le film reste avant tout un ovni, une belle curiosité. Avis aux curieux, donc.

Oh, il reste peut-être à dire qu'il a remporté -et mérité- le prix "Un certain regard" à Cannes, pour ceux qui seraient encore frileux... ●

SPIKE JONZE TAKES A WALK ON THE WILD SIDE



MAX ET LES MAXIMONSTRES

RÉALISÉ PAR SPIKE JONZE
D'APRÈS LE LIVRE DE MAURICE SENDAK
AVEC MAX RECORDS, CATHERINE KEENER, MARK RUFFALO...
1H40 / SORTIE LE 16 DÉCEMBRE

Par Roseline TRAN

Il aura fallu toute l'énergie électrique de Spike Jonze, réalisateur atypique du film récompensé, *Dans la peau de John Malkovich*, et maître dans l'art du clip vidéo (il a collaboré avec Sonic Youth, Bjork, Daft Punk entre autres), pour satisfaire les lecteurs du livre pour enfants de Maurice Sendak. *Where the wild things are* ou comment adapter dix lignes imprimées en 1h30 de gamineries oniriques ; le film, produit par Tom Hanks, suit avec virtuosité le rêve éveillé de Max, jeune roi d'un univers littéralement monstrueux, qui bascule entre tendresse, férocité et profonde mélancolie.

Le film s'ouvre sur un gamin turbulent qui hurle en gros plan, annonçant d'entrée l'univers indompté et presque misanthrope de Max (Max Records). Fuyant une réalité qu'il déteste (professeur déprimant, sœur indifférente et mère divorcée), il s'échappe de la maison natale après une violente dispute avec sa mère, qu'il mord. Embarquant sur un petit bateau à voile, Max traverse symboliquement le lac qui le sépare d'un monde plus adéquat, plus sauvage et non-conformiste et se fait roi d'une civilisation peuplée de monstres : Carol, KW, Bully et Judith, Alexandre (Paul Dano), Ira (Forest Whitaker) vont composer et incarner une famille de seconde main, aimante et violente à la fois. Le monde des Wild Things, où l'amitié se mêle à la haine et à la colère explosive, fait alors figure d'allégorie de l'enfance

Selon Maurice Sendak, l'enfance est un « temps de sérieux, de confusion et qui comprend une grande part de souffrance ». *Where the wild things are* reflète la difficulté d'être dans le monde et s'adresse aux enfants devenus adultes. Il souligne l'importance de l'imagination comme « pot d'échappement normal et salutaire pour les émotions corrosives, telles que la frustration, l'impuissance, l'ennui, la peur, la solitude et la rage ». Max effectue un voyage onirique et initiatique qui lui permet de grandir, d'abandonner sa couronne égocentrique et de revenir à la sérénité du foyer, en paix avec lui-même.

Sentiments freudiens ou non, Spike Jonze partage une fable frappante de véracité irascible sur l'enfance et ses déchainements agressifs. L'auteur du conte original pour enfants, s'est lui-même dit profondément « ému » à la vision du film. Pourtant, quoi de plus difficile que d'adapter un livre datant de 1967 à l'ère terrible des sorcières dont-il-ne-faut-pas-prononcer-le-nom et autres vampires

“JONZE SIGNE UN CHEF D’ŒUVRE PERSONNEL :
UNE ODE À L’ENFANCE QUI SE MOQUE ROYALEMENT
DE L’AUSTÉRITÉ, SUR UN TON CARABINÉ,
ET SANS JAMAIS FRÔLER LA NIAISERIE.”

pathétiques ? Jonze signe un chef d'œuvre personnel : une ode à l'enfance qui se moque royalement de l'austérité, sur un ton carabiné et sans jamais frôler la niaiserie. Soyons libres et ivres de joie et « que la fête épouvantable commence », tel est le leitmotiv de *Where the wild things are*. Jonze livre son expérience de clipper à la Sofia Coppola et exploite les talents de Karen O ; la chanteuse des Yeah Yeah Yeahs électrifie monstrueusement le film, chantant « L-O-V-E, it's a mystery » avec un chœur de gosses, offrant une bande originale jouissive, désinvolte et irrévérencieuse, qui colle à merveille aux moments tendres et sauvages du film. *Max et les maximonstres*, un bel hymne à la simplicité et à l'ingénuité révoltée.



THE PROPOSITION

RÉALISÉ PAR JOHN HILLCOAT
ÉCRIT PAR NICK CAVE
AVEC GUY PEARCE, RAY WINSTONE, DANNY HUSTON...
1H 44 / SORTIE LE 16 DÉCEMBRE

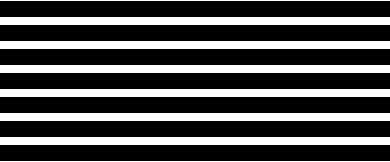
Par Romain GENISSEL

19^e siècle. Dans les zones arides de l'*outback* australien qu'une mission britannique tente de civiliser, le capitaine Stanley et l'outlaw Charlie Burns concluent un pacte secret et décisif. Suite à l'assassinat de toute une famille, Charlie et son frère Mike ont été faits prisonniers et le marché veut que le cadet du gang Burns parte à la recherche de l'ainé (Arthur) réfugié dans la montagne. En échange de son pardon et de la vie sauve pour Mike, Charlie s'éloigne au cœur de paysages crépusculaires et engage ainsi le compte à rebours d'un western féroce et marqué par de sublimes accents funèbres.

Le plus grand travers dans lequel aurait pu échouer *The Proposition*, aurait été de transposer dans le cadre australien une vision américaine et de finalement composer un ersatz de western chargé de valeurs yankee. Or, et même si tous les traits du genre persistent, il n'en est rien. La marche de *The Proposition* va prendre toute son ampleur en s'aventurant vers des régions inconnues et non dénaturées par l'imagerie d'un mythe défait. Fruit de ces plaines

où la végétation calcinée est dévorée par un soleil plombant, le genre humain offre un visage déboussolé et comme vicié par une fièvre pandémique. Car ici, les giclées de chair se mêlent aux étendues terreuses et les rais turgescents de l'atmosphère crament la pellicule d'un format Cinemascope grandiose.

Ainsi, et suivant le dérèglement des valeurs chrétiennes et civilisées que tend à représenter un noyau colonial déphasé, aucun personnage de *The Proposition* ne semble échapper à une sauvagerie impitoyable. Théâtre d'un conflit brutal où la survie achève les consciences, le mouvement du film plombera toute forme de retour à l'ordre avant d'imposer son insubmersible flux d'horreur. Enfin, et comme en écho au travail de *Greenwood* sur *There Will be Blood*, les cordes d'un Nick Cave virtuose résonnent en majesté et participent encore à sublimer le ton mystique et mortuaire d'un genre qui, avec *The Proposition*, ne peut être considéré comme le plus grand de ceux offert par le cinéma.



CECI N’EST PAS UNE PAGE DE PUB.



Et, pour une fois, c'est bien dommage.

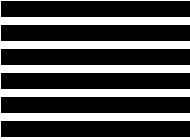
BABEL cherche ANNONCEURS*

PARTICIPEZ !

Insertions publicitaires ~ encarts ~ bannières ~ web ~ sponsoring de newsletters ~ concours lecteurs...



CONTACT PUB
Sophie
06 25 50 79 89
Sophie_boyens@hotmail.com



* Mécènes altruistes, imprimeurs généreux et donateurs bienveillants autorisés.

LA VIE AQUATIQUE

CINÉ-CLUB JEAN DOUCHET

Par Romain GENISSEL

Malgré les rétrospectives Fellini / Robert Aldrich qui faute de temps n'ont pu être appréciées comme elles se devaient, force est de constater que la Cinéma-thèque est devenue un lieu comme qui dirait « contournable ». Même pour celui, détenteur du Libre Pass, invité à voir à des films « à l'aveugle ». C'est donc par un lundi où les rafales de vent défient une nuit déjà engloutie par le crépuscule d'automne que l'on décide de plonger, en compagnie de la team Zissou et du bestiaire lumineux dans *La Vie Aquatique*. La naïade est connue de nos mirettes. Mais pas à travers cette grande toile prompte à l'immersion. D'où la traversée *under-ground*.

Enfin, nous ne sommes pas seuls. *La Vie Aquatique* par le prisme de l'éminence grise Jean Douchet attire les foules. Étudiants japonais, foule d'anonymes sur les starting-blocks, un jeune fou dont le sourire béat me dit qu'il pourrait être tout droit sorti de *Shining*. Jean-Pierre Jeunet dont on capte un « Quel bonheur de... »... On zappe et pratique comme tout le monde le jeu tranquille des coudes sans en avoir l'air. Douchet annonce, lui, une respiration.

Effectivement, *La Vie Aquatique* est une expédition sur le mode détente, une odyssée qui navigue entre second degré, ralenti mélancoliques, humeur solaire et cruauté insidieuse. Tout l'intérêt de ce film tient à ces soubassements irrigués par le deuil et les manigances d'un père dont la volonté de contrôle implique les positions les plus misanthropes. Centre d'une mission filmée qui ne rapporte dans ses filets que des échecs, Bill Murray planque ses travers sous une coque qui s'écaille comme un poisson pourri. La respiration est une nouvelle fois une révélation et le système Anderson un superbe réservoir, dont la surface légère habite un rire trouble, souvent désespéré.

Euphorie d'une projection où les rires malhabiles d'une audience sont rudoyés par le burlesque à deux niveaux de Wes Anderson ; horreur d'un débat où le maître Douchet semble ne pas prendre au sérieux les subtils pôles d'une comédie *yellow submarine*. On reproche à tout va la forme « funny » (Tarantino, d'accord, mais là...), les anciens acquiescent derechef. L'octogénaire peine à se souvenir des noms d'acteurs, des films programmés et conclue par une pirouette je-m'en-foutiste. Qu'est ce que je fous là ? Les mots de ce faux débat sans doute influencés par la grandeur du lieu- sapient tout, violent l'immaculé requin-jaguar reçu comme un avant goût de Noël. Je quitte la forteresse cachée, m'immerge sous des flots mp3, m'écarte de l'équipage sous forme de travelling latéral, revois des marées de couleurs et me demande s'il faudra tuer le père ou le laisser reposer en gardant le meilleur ?

KULTUUR DU NAVET

Lucky Luke

RÉALISÉ PAR JAMES HUTH
AVEC DANY BOON, ANDRÉ DUSSOLIER,
NICOLAS MARIE...
1H44 / SORTIE LE 28 OCTOBRE

Par Cyril SCHALKENS

Année deux-double zéro-neuf. Rapport de mission. Objectif initial : donner corps aux personnages des aventures du plus célèbre des cow-boys qui tirent plus vite que leur ombre, en y apportant des informations qui, somme toute, pourraient être intéressantes sur son passé et en le rendant, *divit* le capitaine et l'ensemble de l'équipage, « plus intéressant sur le plan humain ». Bilan de la mission : sniff...

Autant le dire tout de suite, on sait depuis une dizaine d'années qu'adapter une BD est une gageure, qui augmente d'autant plus que l'œuvre en question est connue et reconnue. Le juste équilibre entre le respect dû à l'œuvre originale et les contraintes inhérentes au support grand-écrans relève de l'Anapurna, et comme de juste, peu de cinéastes sont des alpinistes chevronnés. Mais de là à dénaturer l'esprit d'un personnage pour remplir certains vides existants dans sa personnalité, il est quand même censé y avoir de la marge. Et en fait de marge, après la vision du dernier opus du Brice from Nice Crew, on entend résonner dans le lointain : « I'm a poor lonesome 10 €, and far away from home... »

Au début, quand nos esprits sont encore sobres et innocents, on a droit à une relativement bonne introduction, du type « Sergio Leone version comique français ». Why not. Puis on a droit à plus ou moins une heure de film « travaillée ». Mais bon, c'est déjà le premier problème, on le sent, le travail « appliqué », et cela donne une copie quelque peu *plate*, comme diraient nos amis québécois. Mais on ne sait pas encore qu'on a vu la meilleure partie du film...



Parce que pour le coup, l'apparition d'Alexandra Lamy, qu'on a connue plus en forme, ressemble à celle de l'ange d'Armageddon : elle marque le moment où les saucisses sont définitivement grillées (c'est nul les carottes...). En effet, comme la bande de John From The Garden trouvait que Luke manquait singulièrement de rapports avec les femmes, le héros tout de même un minimum galant sur papier devient ici un gros bourrin au cœur tendre et à la main ferme, « pour porter bonheur ». Morris, Morris, pourquoi nous as-tu abandonnés ?

S'ensuit une suite de cataclysmes sismiques (autant aller voir 2012), graves (Pat Poker qui évoque plus le goupil de La Fontaine que le personnage du matériau originel ; Michael Youn qui colle somme toute plutôt bien au personnage de Billy The Kid, mais c'est la personnage en lui-même qui est hautement casse-gueule...) ou modérés (Melvil Poupaud en shakespeareien fanatique en forme de Jesse James, dont le cabotinage AURAIT pu être plaisant ailleurs ; Sylvie Testud, qui est celle qui s'en sort le mieux en Calamity Jane, mais ses échanges avec Luke tout droit sortis d'un buddy-movie massacrent le tout...). Sans parler (on l'a déjà fait...) du couple « star » du film, qui a abordé la chose en mode *Un gars, une fille au Far-West*...

Quand en plus, les deux piliers d'un film (et oui, même comique !), direction d'acteurs et trouvailles visuelles, sont à l'avenant, on regarde la personne avec qui on est venu et on se dit qu'on n'aurait pas dû finir les chips aussi vite... Dire que ce film manque d'âme serait mentir. Voire, allez, soyons audacieux, s'il s'agissait d'un scénario original et que la bande dessinée n'avait jamais existé, on aurait salué l'inventivité de l'entreprise, et dit que *Lucky Luke* était au Far-West ce que *OSS 117* était au film d'espionnage... Mais le fait est que la bande dessinée existe, et que de fait si on considère qu'il y a eu une volonté affichée de relecture, c'est un myope qui s'est chargé de l'affaire. Honnêtement, si les choses présentes dans ce film manquaient à ceux qui ont fait le film quand ils lisaient la BD, et bien ce n'est pas mon cas. Même les failles de Luke, telles qu'elles sont jouées et dans le contexte général, ne provoquent pas l'empathie mais donnent l'impression d'être le cul entre deux tabourets de saloon...

Au final, on sort de la salle avec l'impression d'avoir lu une BD de Lucky Luke sous LSD. Et du mauvais encore.

AU FORUM

Master Class AUDIARD

AVEC UN NOM COMME CELUI-LÀ, C'EST UNE PARTIE DE L'HISTOIRE DU CINÉMA QUE JE M'APPRÉTAIS À RENCONTRER, CE 11 OCTOBRE DERNIER, AU FORUM DES IMAGES POUR LA MASTER CLASS DE JACQUES, FILS DE...

J'aime les films de Jacques Audiard, ceux qu'il écrit, ceux qu'il réalise. C'est la raison pour laquelle il m'est pénible d'écrire cet article car, malgré la richesse de l'entrevue, le frisson que j'attendais n'a pas eu lieu. Il s'est dégage de ce non-événement une impression gênante de froid que quelques rares moments de vie ont à peine réussi à percer. Personne n'est à blâmer : l'organisation du Forum des Images était impeccable et Audiard s'est montré très généreux. Alors qu'est ce qu'il y a ? Me voilà chargée d'en faire le compte-rendu sans vous faire mourir d'ennui, voilà ce qu'il y a.

Jacques Audiard est sans âge. Une peau rose de bébé sous une calvitie rutilante. Sans style. Des chaussettes rayées, un pantalon beige manifestement trop petit, une chemise blanche qui ne l'est plus, un veston en laine qui aurait pu appartenir à son père, les dernières Ray-Ban à la mode et un chapeau d'étudiant en Histoire de l'Art. Asexué. Sans humeur définissable. Rieur, mais les sourcils froncés. Ni vraiment à l'aise, ni vraiment anxieux. Aimable mais distant. Nerveux surtout... et compliqué.

On ne peut pas exiger d'un scénariste hors pair qu'il soit également un bon orateur. Mais un slalom d'une heure et demie entre les « euh... », « enfin, je veux dire... », « bref... », est un remède efficace à toute concentration. Pendant que je refais mentalement ma liste de courses pour la semaine, Jacques suit le fil de sa pensée (complexe), qui se mêle à un autre fil, puis à un autre, ce qui l'empêche forcément de finir ses phrases. Il coupe constamment les questions de Pascal Mérigeau, l'intervieweur, qui s'en sort à force de fausse et pénible politesse. Le cinéaste se tort sur sa chaise, frotte nerveusement ses mains moites contre son pantalon. Il use l'audience par ses idées brouillonnes jusqu'à ce qu'un moment de grâce l'emporte et nous emporte.

Car soudain, de la mêlée, jaillit une idée ou un souvenir. Un souvenir hilarant de Pialat et de Jean Yanne qui, se haissant prodigieusement, trouvaient toujours le moyen d'avoir le dernier mot. Ce dimanche après-midi s'anime alors d'un souffle nouveau, d'un petit moment d'intensité et d'humour. Pour replonger aussi vite dans les méandres de l'esprit chahuté de l'artiste. Puis revit, quand Audiard va au bout d'une idée et affirme. Et pour ce qui est d'affirmer, l'homme qui écrit les titres de films les plus ronflants du cinéma français est loin de dormir. Ses longues hésitations laissent alors la place à des formules claires, transcendantes, le genre de celles qu'il vous reste à méditer. La valeur d'un scénario, le choix précis d'un acteur, l'impureté du cinéma, pas de doute, celui-là a ça dans le sang. On pourra lui reprocher son intellectualisme et ses contradictions, mais le plaisir d'entendre un tel héritier trouver les mots pour parler du 7^e Art dominera toujours. Des moments comme ceux-là valent tout de même bien de réprimer deux ou trois bâillements.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE BABEL

LA MASTER CLASS DU MASTER FRANCIS FORD COPPOLA, QUELQUES MOTS SUR LA MALLE AUX TRÉSORS DE BERTRAND TAVERNIER.

JUSQU'AU 28 JANVIER AU FORUM DES IMAGES

« PAROLE » Un cycle autour des thèmes de la voix, de l'art du conte ou des dialogues d'Éric Rohmer. Une programmation originale faite de projections, de contes, de rencontres, de débats...

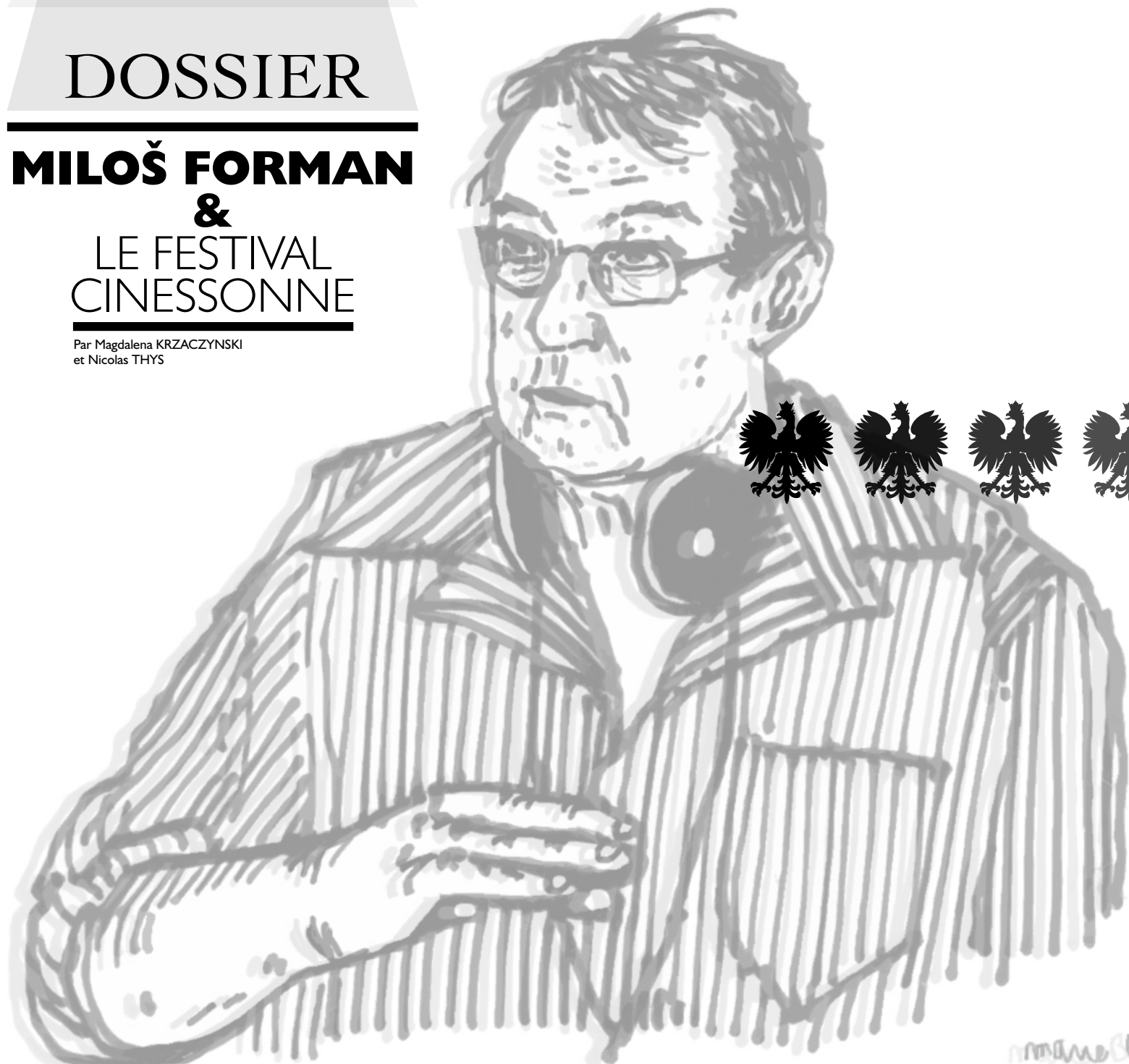




DOSSIER

MILOŠ FORMAN & LE FESTIVAL CINESSONNE

Par Magdalena KRZACZYNSKI
et Nicolas THYS



DEUX **FOCUS** SUR LES SÉLECTIONS.

FILMS POLONAIS

Un vent polonais en Essonne.

La Pologne a soufflé sur toutes les sections du festival cette année. Parmi les courts-métrages de la sélection officielle d'abord, puisqu'on a pu y voir *Laska* (*Chick*) de Micha Socha et *Powrót* (*Return*) d'Anna Blaszczyk, tous deux des courts-métrages d'animation. Avec une grande ironie, Micha Socha raconte les étapes du rendez-vous galant pour une bimbo, sa préparation, puis le dîner, puis l'amour, puis après l'amour. L'homme est figuré comme une espèce de bloc carré, tandis que la femme est représentée toute en rondeur, sans tête, avec à la place une crinière cosmopolite. Chacun ne possède qu'un œil, et ce n'est qu'au moment de faire l'amour que les deux entités se complètent et forment alors une paire d'yeux. L'homme, aveuglé, en sort tant bien que mal dans la rue où une file d'attente de blocs carrés s'étend...

Dans un autre style, *Droga do Raju* (traduisez *La route vers le paradis*), conte de fées réaliste qui ouvrait la section Vents d'Est du festival, modernise le mythe de Cendrillon. Elle travaille à la fois dans une boucherie et comme femme de ménage dans un supermarché pour élever son petit garçon. Alors qu'elle vide les poubelles de la boucherie, elle fait la connaissance du prince qui vide les ordures et la magie de l'amour lui donnera pendant un temps le pouvoir de guérir les malades.

Parmi les courts-métrages Vents d'Est, on peut citer *Ostatnia Wieczerza* (*Last Supper*) de Filip Sy-czynski. Dans un pays inconnu, intemporel, c'est la guerre. Des soldats font irruption dans une famille pendant quatre jours, découpés en quatre chapitres. Tous parlent anglais, et pourtant ils ne se comprennent pas. L'anglais, langue universelle est aussi la langue étrangère. *Przecucie* (*Premotion*) de Miron Woldy o est un court-métrage muet sur le pressentiment qu'on ressent avant la mort. La mort se glisse ici par le silence et dans la forêt.

Ce dernier est étrangement proche des Forêts de Piotr Duma a, œuvre poétique sur la quête vers la mort et présenté en compétition officielle. Film en noir et blanc, intimiste, et étonnamment statique quand on sait que Duma a est l'un des plus importants animateurs polonais contemporains, il aborde de manière tragique et pessimiste un sujet simple et universel : un fils s'occupe de son père malade et agonisant. Deux personnages donc. Et deux lieux : une maison, lieu de la maladie morbide et dérangeant ; et la forêt vue comme un passage vers la mort pour le père et le fils qui cherche à le suivre malgré les remontrances de ce dernier. C'est là donc que devra s'accomplir le sacrifice du fils qui rappelle celui d'Abraham et d'Isaac afin de traverser définitivement le fleuve ténébreux.

L'animation sur le devant de la scène.

Des Forêts et son prologue animé, aux courts de la sélection officielle, la Pologne, forte d'une solide tradition en ce domaine, s'est en particulier distinguée grâce aux films d'animation. Comme le festival dans son ensemble, qui a fait la part belle à ce médium trop souvent relégué au second plan. Les amateurs de marionnettes, dessins animés et techniques diverses et variées auront été servis cette année. Pratiquement chaque section a eu son lot de films d'animation, essentiellement des courts-métrages, preuve une nouvelle fois que ce format est le plus approprié.

Parmi les meilleurs, et sans revenir sur les titres déjà évoqués plus haut, citons d'abord *Je crie contre la vie ou pour elle* de Vergine Keaton présenté dans la sélection officielle des courts-métrages. Cette œuvre somptueuse et expérimentale s'inspire de l'imagerie animalière romantique. Des gravures semblent se mettre en mouvement dans un envoûtant mouvement mêlant apocalyptique et régénération sur fond de musique aux accords rock minimalistes. Toujours dans cette sélection on retiendra un court d'un réalisateur confirmé, *Thé noir* de Serge Elissalde au style épuré et à la ligne grasse qui raconte les délires paranoïaques

d'un homme autour d'une tasse de thé dans un constant jeu de métamorphoses.

Du côté des invités d'honneur du festival, signalons, Barry Purves, marionnettiste britannique génial et collaborateur de Burton sur les effets spéciaux de *Mars attacks*, dont les 6 courts-métrages réalisés en 20 ans de carrière ont grandement marqué l'animation. Inspiré du théâtre et de l'opéra italien, anglais, grec ou japonais, il propose une représentation visuelle unique et moderne d'œuvres classiques.

Enfin du côté des avant-premières, trois films ou sélections de films à découvrir absolument. Du côté français *4,5,6 Méli pain d'épice*, chez les Lettons : *L'Ours* et *le magicien* et enfin venu de la Finlande le retour des *Moomins* dans une nouvelle aventure. Plusieurs histoires, réalisées image par image, chacune proposant un univers étonnant et différent des formes habituelles de l'animation télé ou de ce que peut proposer la 3D.

FESTIVAL CINESSONNE

Comme chaque année depuis maintenant 11 ans, pendant deux semaines, le festival Cinessonne, lié à l'association du même nom, accueille des films venus de l'Europe entière et des réalisateurs étrangers. Sélection officielle, sections parallèles, courts et longs-métrages, l'ensemble présente une large palette d'œuvres inédites et qui, faute de distributeur, resteront par-fois malheureusement dans les tiroirs.

Parmi les films en compétition, ont été primés aussi bien par le public que par le jury, *Helen* de Christine Molloy et Joe Lawlor, *My Only Sunabine* de Reha Erdem et un film belge, *La merditude des choses* de Félix Van Groeningen. Malheureusement, une fois encore, c'est le politique et l'engagement qui priment, au détriment, bien souvent, de la forme et d'une ambition esthétique et poétique. Des œuvres présentées, nous retiendrons davantage le film polonais *Les Forêts*, premier film en prise de vue directe de l'animateur Piotr Dumata, et sa poésie macabre ; et *Ivul*, du britannique Andrew Kötting, sur un enfant qui, pour échapper au monde réel et adulte, part se réfugier sur un toit.

Plus passionnante, la sélection des courts-métrages a offert un joli panel de films entremêlant fiction, documentaire et animation. Ces derniers, plus particulièrement, se détachent du lot ainsi qu'un film croate, La virée de Dalibor Matanic.



Petite merveille onirique à l'allure de conte et voyage dans les ruines d'une famille désenchantée, ce film navigue entre la passion et la mort jusqu'à un éveil brutal et terrifiant. Ajoutons également le documentaire de la Femis, primé par le public, sur une troupe de cirque : *Birds get vertigo too* de Sarah Cunningham.

Hors compétition, le festival s'est ouvert avec le nouveau film tchèque de Miloš Forman *A Walk Worthwhile* et s'est clôt avec *Le Concert* du roumain Radu Mihaileanu. Deux films de cinéastes qui ont vécu sous le régime communiste et qui ont développé un sens de l'absurde et de l'humour noir incisifs, armes précieuses sous ce régime. Mais l'autre arme de ces deux films, c'est la musique. Elle rythme leurs films à la fois burlesques et tragiques. Tandis que Forman filme un opéra-jazz, Mihaileanu nous offre, à travers la musique de Tchaïkovski, l'histoire folle et bien rythmée d'un faux chef et de son orchestre improvisés, le tout avec un humour proche de celui d'Emir Kusturica et doublé d'une jolie satire du régime communiste.

En somme, un festival réussi mais des récompenses trop timorées.

A WALK WORTHWHILE

RÉALISÉ PAR MILOŠ FORMAN
AVEC JIRI SUCHÝ, DASA ZAZVURKOVA,
PETR STACH, PETR PISA, TEREZA HALOVA...



Si la période tchèque de Miloš Forman était définitivement plus burlesque que sa période américaine, son nouveau film tchèque, *A Walk Worthwhile*, le fait renouer avec le comique. Cette reprise de l'opéra-jazz écrit par le duo Jirí Šlitr et Jirí Suchý en 1965, est ici remis à neuf avec une nouvelle orchestration. Le jeune Forman l'avait alors filmé pour la télévision tchèque avec le réalisateur Ján Roháč. Quarante ans plus tard, Forman ne filme plus un téléfilm, mais une captation mise en scène par ses propres fils, Petr et Matej, sur les planches du Théâtre National de Prague.

En pleine crise conjugale, un couple est en train de divorcer, lorsqu'ils reçoivent un télégramme... Leur enfant (qu'ils n'ont pas) hérite d'un million de dollars d'une tante d'Angleterre. Pour la bonne cause, ils décident de se remettre ensemble et d'avoir un enfant... Reprenant son rôle de

l'époque, Jirí Suchý joue le rôle du postier, juste un peu plus âgé... Avant de commencer à filmer la pièce, Forman s'attarde à filmer le lieu antique du Théâtre, par un plan sur le toit du Théâtre National de Prague, immense édifice sur lequel une araignée file sa toile. Et tandis que les spectateurs entrent, à l'entrée, une guitariste joue pour quelques pièces.

Déjà habitués à la salle, les frères Forman, Petr et Matej, avaient mis en scène l'opéra de Philip Glass, La Belle et la Bête d'après Cocteau. Filmé en noir et blanc dans la première version, la nouvelle adaptation procure au film une couleur qui sert divinement la comédie et la magie même de la mise en scène des frères, alliés cette fois à la caméra du père. La scène du théâtre est totalement investie. Assis parmi les spectateurs, le chœur commence à chanter dans le public avant de monter sur scène. Un écran, en arrière-plan, prolonge la scène et



la double en instaurant un climat très cinématographique. Des jazzmen y jouent, le chœur l'occupe, des anges s'y profilent.

Père et fils s'unissent dans cette œuvre commune. On perçoit nettement l'influence du père sur les fils et réciproquement. Les œuvres théâtrales des fils sont souvent délurées et inspirées par le cirque, les arts de rue ou les marionnettes, tandis que les films du père savent entrelacer comique et tragique. L'importance accordée à la musique les réunit également. Si la musique est une clef du cinéma de Miloš Forman, elle a aussi une place essentielle dans nombres des spectacles des fils. Il n'est donc pas étonnant de les retrouver dans cet opéra-jazz à l'humour acerbe, et à la mise en scène partagée entre un merveilleux théâtral et une forme qui s'approche du documentaire.

Cet entretien est en fait la transcription des moments les plus importants d'une **masterclass de Miloš Forman emmenée par Luc Lagier** au cinéma Le Méliès (Montreuil) le 19 septembre à l'occasion de la ressortie en salle de ses trois premiers films tchèques et de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (chroniqué dans Babel n°1), et d'une **discussion avec Jean-Claude Carrière** au cinéma Jacques Prévert (Les Ulis) le 10 octobre **à l'occasion du 11^e festival Cinessonne.**

Vous êtes un cinéaste tchèque, vous avez évolué dans un régime communiste totalitaire. Pouvez-vous nous parler de cette époque et de votre école de cinéma, très importante, la FAMU ?

Au cours des années 1950, la censure idéologique était très forte, très dure en République Tchéque. Les étudiants de l'école en ont pourtant profité car les plus grands écrivains, intellectuels ou cinéastes tchèques n'avaient plus le droit de publier et le gouvernement, pour les faire travailler, les a mis dans les écoles. On a donc eu les gens les plus brillants comme professeurs et c'était une grande inspiration. Le talent ne s'apprend pas, et l'école ne sert pas à ça mais elle peut inspirer. J'ai par exemple eu Milan Kundera comme enseignant.

Quels films arriviez-vous à voir ?

Pendant mes études de scénariste, j'ai pu voir beaucoup de films européens. Les compagnies occidentales continuaient à envoyer des films dans l'espoir que le gouvernement accepte de les acheter et de les diffuser et on avait un ami projectionniste qui volait les copies pour nous les montrer. J'ai pu voir surtout beaucoup de films néoréalistes italiens. Ces films m'ont beaucoup apporté car en République Tchéque, à cause du régime, nous ne voyions que les films du « réalisme social ». Sa philosophie n'était pas de montrer la vie telle qu'elle était mais telle qu'elle serait dans le futur quand le communisme serait parfaitement installé. Ces films étaient basés sur le mensonge alors que les italiens montraient le quotidien, la réalité. C'était une révélation pour nous !

Dans vos deux premiers films, Les Amours d'une blonde et L'As de pique, on a clairement une esthétique documentaire. Pourquoi ?

C'était une réaction par rapport aux films artificiels de la période précédente, d'avant les années 1960. Voir les gens tels qu'ils étaient vraiment, voir comment ils parlaient et se comportaient, pour moi c'était un bonheur. En outre, la vie était assez dramatique, nous n'avions pas besoin d'en rajouter. C'est par la suite que j'ai commencé à davantage dramatiser ce que je voulais montrer.

Au début des années 1960 la Tchécoslovaquie a connu une période d'émancipation...

Oui, quand Khrouchtchev a annoncé la période de déstalinisation ça a été une période de libération pour nous. C'était formidable car même si elle était toujours là, l'emprise de la censure s'est un peu relâchée et il n'y avait encore aucune pression commerciale.

Dans vos deux premiers films, Les Amours d'une blonde et L'As de pique, on a clairement une esthétique documentaire. Pourquoi ?

C'était une réaction par rapport aux films artificiels de la période précédente, d'avant les années 1960. Voir les gens tels qu'ils étaient vraiment, voir comment ils parlaient et se comportaient, pour moi c'était un bonheur. En outre, la vie était assez dramatique, nous n'avions pas besoin d'en rajouter. C'est par la suite que j'ai commencé à davantage dramatiser ce que je voulais montrer.

Comment travaillez-vous avec vos acteurs ? Ce sont souvent des non-professionnels...

Je rédige toujours un scénario complet et construit. J'encourage beaucoup l'improvisation mais 90% des improvisations sont mauvaises et seules 10% sont des merveilles. Il est donc nécessaire d'avoir un scénario précis pour compenser les 90% d'improvisations jetables. Le non-professionnalisme n'est pas une décision esthétique. En fait on tournait loin de Prague et des censeurs afin de ne pas être dérangés par la censure et les acteurs professionnels étaient en général affiliés au Régime en place.

ENTRETIEN

Cette période a été considérée comme une période de Nouvelle Vague. La percevez-vous ainsi ?

Oui, c'était une époque formidable. Nous étions dix nouveaux metteurs en scène environ et il n'y avait aucune rivalité car nous étions réunis par un ennemi commun : le régime totalitaire et la censure. Ça nous a aidé les uns les autres. On se protégeait. Aux États-Unis ça a été différent, il n'y avait pas cette proximité mais il y avait quand même un soutien. Quand je suis arrivé là-bas et que j'ai demandé une « green card », l'office de l'immigration ne voulait pas me la donner car le syndicat des met-

teurs en scène leur ont dit que trop de gens étaient au chômage et qu'il ne fallait pas faire entrer les étrangers. Mais des metteurs en scène ou scénaristes américains, Schaffner, Lumet, Nichols, Chayefsky leur ont écrit pour qu'ils me laissent entrer.

Comment s'est passée votre arrivée aux États-Unis ?

Tout a commencé en 1968, une année folle. J'étais à New York et j'appelle Jean-Claude Carrière pour travailler sur un film. Là on assiste à l'assassinat de Martin Luther King et aux révoltes dans Harlem. Impossible de travailler. On rentre en France en mai car *Au feu les pompiers*, était en compétition à Cannes. Mais le festival est annulé et Paris est en pleine révolte. Quand tout est rentré dans l'ordre on a voulu aller à Prague et là, le printemps de Prague avec les tanks qui dévalent les rues. Finalement on s'est retrouvés à l'hôtel Chelsea à New York à observer les hippies et on se disait que ce serait bien de faire un film sur eux. Mais nous les avons trouvés terriblement ennuyants. Ils ne faisaient que fumer, dormir et mendier. Le véritable drame se jouait chez les parents de ces enfants fugueurs. On a donc décidé de faire un film sur eux, mon premier au États-Unis, *Taking off*.

Merci à Cédric Lendemain et Splendor films.

JULIAN CASABLANCAS
Phrazes for The Young

Par Charlotte PILOT

Tout ce revival eighties me donne envie de gerber. Et la pandémie ne semble pas avoir épargné Mr Casablanças, qui signe un premier album solo annoncé par une "11th Dimension" et son package marketing très années 80.

Alors, electrop ? Certains crient déjà au génie ; je ne serais tentée de le faire que si un artiste nous offre cette année un bel album jazz-rock sous-produit. Mais bon, balancer 8 chansons d'une durée moyenne de 4 minutes 50, il se défend, le Jules. À peine la voix riche nous éveille-t-elle les sens que la machinerie électro nous anesthésie. Ceci ne l'empêche pourtant pas de nous servir de belles lignes de gratt' à la mesure de celles qui ont rendu les Strokes si populaires. Et si certaines pistes pourrait être des faces B du groupe, oubliées au fond d'un tiroir (l'ennuyeux "4 Chords of The Apocalypse"), d'autres se tiennent aussi solidement qu'un ivrogne s'accroche à sa bouteille. Sur un ton ironique et espiègle, cette voix-et principal argument-débite presque joyeusement la culpabilité et la honte d'un ex-saoulard repent, ou les travers d'un monde qui voit trouble. Le long de "Ludlow Street", Casablanças traîne sa mélancolie dans la corruption urbaine et justifie sa place de *songwriter* respecté.

Bien que le magistral "Tourist" puisse convaincre, réussite concentrant les influences musicales de l'ensemble de l'album et l'ambiance rétro-futuriste de ses textes, seul un morceau sur deux se révèle d'une efficacité suffisante à persuader de se laisser piéger dans une autre dimension.



Label : Rough Trade
Sortie le 2 novembre

Benjamin Biolay
La Superbe

Par Romain GENISSEL

Honoré du titre de mauvais garçon de la chanson française, on a dernièrement davantage entendu Benjamin Biolay pour ses frasques et pics médiatoc que ce pourquoi il est si important aujourd'hui : son talent d'auteur-compositeur. Et les 22 titres de *La Superbe* viennent à l'évidence conforter cette croyance.

Viré de sa maison de disques après son *Trash Yéyé*, l'âme torturée de Biolay s'est extirpée de ses soliloques provoc' et a pris une bouffée d'air frais qui semble l'avoir nécessairement inspirée. La durée au travail et la volonté d'être plus que de paraître, offre à *La Superbe* un parfum de lyrisme scandé par des mots saignés à blanc. Sur des orchestrations pop qui font déjà rougir l'improbable musicalité de ses confrères décriés, Biolay invente un laboratoire du trentenaire échappé de la toxicomanie mais habité par des turpitudes dont les cendres noires virevoltent ici avec éclat. Confessions sublimes ("Padam"), obsessions féminines ("Miss Catastrophe"), vent mauvais ("Sans viser personne"), sans rougir le sale gosse expulse de longs aveux qui se consomment en des teintes qui brilleraient comme un « crépuscule solaire. »



Sortie le 19 octobre 2009

The Raveonettes
In and Out of Control

Par R. G

Formation danoise emmenée par une chanteuse éclatante (Sharin Foo) et un guitariste ténébreux (Sune Rose Wagner), *The Raveonettes* dispense depuis quatre albums leurs voix spectoriennes et ces mélodies enlevées qui naviguent au cœur de souterrains turbulents.

Auteur des tubes discoïdes *Twilight* et *Love in a Trashcan*, le duo qui a depuis émigré à N.Y. réembarque ici pour un nouvel effort qui, s'il ne fait que creuser les mêmes veines blafardes, invite à jouir de ces réverbérations intenses, aux échos foudroyants.

Suite au très abouti *Last Last Last, In and Out of Control* paraît un peu moins vertigineux, même s'il ne déroge pas à la (dé)mesure tranchante et pop des cinglantes comptines que le groupe sait manifestement graver. Ici, le son vintage des Raveonettes impose encore ces distorsions puisées chez *The Jesus and Mary Chain* ("Break Up Girls!") ainsi que ces mille-feuilles vocaux et candides à chercher à la source des girls-group sixties ("Last Dance") Et même s'il manque un hit dance-floor comme le groupe en compte déjà plein, les guitares abrasives ("Suicide") et le spleen incandescent ("Heart of Stone") d'*In and Out Of Control* font de ce disque une superbe machine à écorcher les tympans et un secret malheureusement trop bien gardé.



En concert à la Flèche d'Or,
le 12 Décembre.

SALOMÉ

Par Natacha STECK

Drame lyrique en un acte de 1905, *Salomé* offre un spectacle grandiose aussi bien sur le plan visuel qu'auditif.

Se prêtant parfaitement à l'atmosphère de l'Opéra Bastille, le décor est à la fois sobre et impertinent, jouant sur des nuances intrigantes de jaune doré, de vert vif et de bleu profond de nuit de pleine lune. Ce dégradé du ciel est un spectacle hypnotisant à lui seul.

La réussite des parties chantées est plus discutable, certaines subtilités de la somptueuse pièce d'Oscar Wilde étant écartées. Mais dans l'ensemble, l'atmosphère y est poussée de façon osée vers la décadence, portée à son paroxysme par Salomé répétant avec opiniâtreté le nom de Jochanaan, d'une voix que l'on ne définirait pas exactement comme belle, mais avec une frénésie époustouflante.

La danse des sept voiles, un des plus grands fantasmes dramatiques, peut décevoir en ne montrant pas une Salomé des plus gracieuses et envoûtantes. Cependant Camilla Nylund, qui n'est pas danseuse, emmène cette cérémonie de façon inattendue vers un acte cru, presque vulgaire, d'abandon du corps, mettant son beau-père face à ses désirs incestueux. *Salomé* est sans doute un opéra effroyable, une histoire charnelle et perturbante, mais c'est une horreur que l'on prend grand plaisir à goûter.

Salomé, De Richard Strauss
d'après l'œuvre d'Oscar Wilde
Opéra Bastille, Du 7 novembre au 1^{er} Décembre

MÉDÉE

Par Léa GERMAIN

Nous entrons dans la salle, la musique est déjà présente pendant que le public s'installe, et monte en puissance lentement, fatalement, pendant qu'un film témoigne d'une vie de famille heureuse, celle de Jason et Médée avec leurs fils. Un long cri déchirant, puis elle apparaît progressivement derrière le grand écran noir. C'est une Médée désarticulée et brisée qui s'avance lentement vers nous. Nous venons de vivre le moment le plus intense de la pièce : la tension des plaintes mêlées des instruments et des voix est à son comble et semble indiquer que Médée a déjà assassiné ses enfants par l'esprit ; d'ailleurs, ils sont curieusement absents, n'étant le petit film du départ qui résonne comme un fantôme dans nos esprits tout au long de la pièce.

Soudain et contre toute attente, reprenant forme humaine, elle nous parle en « citoyenne » (terme inexistant au féminin dans la Grèce antique) du lot des femmes, de l'injustice de leur vie déracinée par le mariage, du joug des hommes qu'elles subissent. Ainsi Médée, tantôt mère infanticide, femme politique, sorcière et petite-fille du soleil n'en finit pas de nous parler encore aujourd'hui. La mise en scène cependant porte d'avantage l'accent sur le ressenti que sur le rôle politique de la tragédie. Comme la nourrice le laisse entendre (en déplorant que personne n'ait songé à créer de musique pour apaiser les maux de l'âme quand tant de chants existent pour accompagner l'allégresse), la musique est ici primordiale et on ne peut que saluer la volonté de Laurent Fréchuret de ressusciter



la dimension musicale de la tragédie sans chercher à revenir à tout prix aux origines. Ici en effet, le coryphée (Zobeïda) est une femme dont la voix est aussi chaude que son accent est ibérique (on ne peut s'empêcher de penser à Victoria Abril en plus mûre) et dont le chant naturel de la parole est accompagné par celui d'un orchestre (violon, guitare, batterie, contrebasse...) qui passe par tous les registres modernes, y compris la musique cubaine. L'orchestre entre en résonance avec les sentiments de Médée, et tout ce petit monde fonctionne comme un témoin compatissant au malheur de cette femme, à celui de sa famille irrémédiablement emportée dans son obsession destructrice.

La pièce est servie par la traduction moderne (Jason devient un « pauvre type ») et personnelle de Florence Dupont du texte d'Euripide, ainsi que par une scénographie très juste. On retiendra les fosses d'orchestre et cette « maison-échafaudage » énigmatique qui tantôt apparaît et disparaît derrière un écran noir et semble symboliser à la fois la demeure dévastée du couple, le refuge de Médée et son esprit en proie aux flammes. Le jeu des acteurs, globalement bon, souffre néanmoins d'inégalités : une Catherine Germain charismatique nous offre une Médée impressionnante à la fois humaine, monstrueuse et d'une intelligence implacable ; Jason à côté paraît bien fade, est-ce là un choix ? Car s'il est censé représenter dans cette pièce l'archétype de l'homme pleutre et égocentrique, sa souffrance de père ne devrait pas pour autant être minimisée. A cette remarque Laurent Fréchuret répond : « Jean-Louis Coulloc'h a été époustouflant il y a quelques jours, peut-être moins le suivant, mais c'est avant tout un acteur dont le jeu et la présence sont physiques, il est encore en voie de familiarisation avec cette pièce plus portée sur le texte. Quant à moi, je suis pour la prise de risque à chaque représentation, cette pièce continuera d'évoluer jusqu'à la dernière, c'est très angoissant, mais c'est ce qui m'intéresse et c'est aussi ce que je recherche chez des acteurs. Pour cette raison, les prestations ne seront pas toutes de qualité égale : parfois ça marche, parfois non ! ». Gageons que la dernière sera l'apothéose !

Tragédie d'Euripide, mise en scène de Laurent Fréchuret :
Le 21 Novembre au théâtre Paul Eluard à Choisy-le-Roi, les 24 et 25 au Théâtre de Bourg-en-Bresse, le 28 au théâtre Jean Arp de Clamart, du 1 au 5 Décembre au théâtre Dijon Bourgogne, du 8 au 11 à la Criée à Marseille, du 15 au 17 au nouveau théâtre de Besançon.



B.B.
=
**BARDOT À
BOULOGNE**
=
BOF BOF

Par Sophie BOYENS

Oui, un visage, oui. Un corps aussi, c'est vrai. Et un peu de caractère, concédons. Pas mal de films. Beaucoup de mauvais. Mais bon, elle était belle. Ça excuse, la beauté. Et là, il y a vraiment pas à tortiller. À chaque photo, c'est la même chose : belle, belle, encore belle. En un mot : Nom de Dieu, ce qu'elle était belle, Brigitte ! Pour le coup, on ne risque pas de l'oublier après la visite de l'expo qui lui est consacrée à Boulogne-Billancourt. Mesdames, mesdemoiselles, petit rappel : c'est une expo qui se visite SANS homme, au risque de se briser une patte en glissant sur les traînées de bave. Oh ! Et puis, zut, n'y allons pas, tiens ! Avec ou sans homme l'expo est déprimante. C'est peut-être l'effet Boulogne-Billancourt. Mais c'est surtout l'étalage, à l'écoëurement, de la beauté d'une autre. D'une autre qui n'est plus, de surcroît. Parfois la richesse des documents ne suffit pas à combler le vide du propos. Nul besoin de vous déporter jusque-là. Mesdames, mesdemoiselles, il y a bien d'autres façons d'utiliser (agréablement) votre temps... Et pour les célibataires, j'ai la formule anti-déprime qui sauvera votre dimanche : revoir «La Vérité» de Clouzot, s'épiler et pratiquer la pensée positive. Attention, toutes en chœur : «C'était bien la peine d'être belle quand on voit ce qu'elle est devenue !».

*Les années "insouciance",
à l'Espace Landowski,
Boulogne-Billancourt, jusqu'au 31 janvier.*



SOULAGES

Par Laure GIROIR

Odyssée au cœur de l'outre-noir, ce nouvel accrochage de Beaubourg, qui comptait déjà dans ses collections permanentes certaines oeuvres de l'artiste, rend hommage à l'une des figures majeures de l'abstraction, Pierre Soulages.

À la veille de son 90^e anniversaire, sont en effet présentées plus de soixante années de travail, dont une large place pour ses productions les plus récentes, particulièrement mises en exergue grâce à un jeu de suspension.

À travers une circulation déambulatoire dans les espaces blancs du musée tachés d'écrans noir, le visiteur peut à loisir imaginer des formes émergeant de la matière, comme autant de tests de Rorschach improbables ; car si le noir est depuis toujours sa teinte de prédilection, le peintre n'exclue pas les nuances, utilisant, pour réaliser ses toiles, des médiums comme le brou de noix, l'acrylique, l'encre de Chine ou encore le goudron.

Le jeu de la matière et de la transparence est permanent, la nitescence étant l'essence même de ces clairs-obscuris unis. Celui qui contemple ses œuvres ne peut ainsi s'empêcher de tourner autour du tableau, sentir une présence tactile et scruter les reliefs sous différents angles, pour voir subtilement apparaître et évoluer les creux, monts, surfaces mates et brillantes, mais surtout... lumineuses.

Élément essentiel au sein de l'œuvre de Soulages, une lumière picturale jaillit précisément du noir absolu, de cette couleur profonde qui incite à l'intériorisation. Derrière ces œuvres qui ne renvoient à rien d'autre qu'elles-mêmes, se cache, peu discrètement par ailleurs, la démarche de l'artiste et son rapport au mouvement, à la corporalité toute entière. Le rythme et la violence sont omniprésents dans ces toiles monumentales ; l'idée du geste, indissociable.

Ni image, ni langage, sa peinture est parcourue d'ondes vibratoires d'une intensité sans pareille et nous ne pouvons sortir de cette expérience sensorielle que traversés par des rayons invisibles, comme trempés de lueur.

*Soulages,
au Centre Pompidou,
du 14 octobre 09 au 8 mars 2010.*

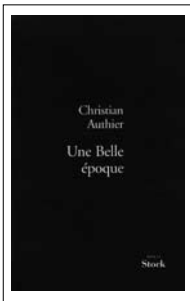


**WE WANT
MILES**

Par Laura PERTUY

Comme toujours à la Cité de la Musique, inutile d'être fin mélomane pour pénétrer l'univers d'un artiste. Bel effort de démocratisation de la culture dont j'ai allégrement profité, ne connaissant rien de Miles Davis. On m'apprend qu'il fut trompettiste, un temps encanaillé avec Juliette Gréco, plus longtemps plongé dans les affres de la drogue. Mais surtout on m'immerge dans son spectre d'inspirations musicales et artistiques tout au long de la visite ; et c'est sûrement là toute la richesse de cette exposition, véritable timbale de trésors photographiques, d'expérimentations jazzies, de mégalomanie assumée. Car Miles Davis n'était pas seulement un génie infernal, c'était aussi une personnalité tout à fait percutante dont les artéfacts viennent peupler les nombreuses salles de l'exposition en une célébration presque burlesque de l'artiste. La rétrospective s'achève sur la vidéo d'un concert, condensé d'une virtuosité fédératrice, édifice majeur de ce musicien pluriel. Perdez-vous-y.

*We want Miles,
Cité de la Musique,
jusqu'au 17 janvier*



**DEUXIÈMES
SÉANCES**
Christian Authier

Christian Authier fait partie « de ceux pour qui le cinéma a été plus qu'un passe-temps et même plus qu'une passion ». Ouvrage de cinéphile donc pour clore cette page « Livres ». Deuxièmes séances, c'est en fait un catalogue tout à fait personnel – passionné et passionnant ! - de films mal connus, « les mal-aimés (...) ceux traités en trois lignes dans les journaux ». Il ne s'agit pas là de « simples » fiches, la critique est bien là, et c'est ce qui rend la lecture particulièrement agréable. Parler de ces films est aussi l'occasion, pour Christian Authier, de revenir sur les parcours des différents réalisateurs, dont certains deviendront célèbres. L'auteur se penche ainsi sur des œuvres de Steven Soderbergh, Mel Gibson, Barry Sonnenfeld, Clint Eastwood, Michael Mann... Ces textes, qui se lisent précisons-le vraiment très facilement, atteignent finalement ce qui est probablement leur but à savoir donner envie au lecteur de découvrir à son tour ces films. Ces films à côté desquels, comme beaucoup, il est passé sans peut-être même connaître leur existence. « Faites passer » encourage l'auteur. Eh bien essayons, en tout cas, lui y est parvenu !

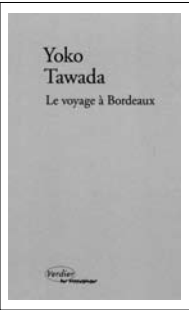
Éd. Stock



**SI JE
T'OUBLIE,
BAGDAD**
Inaam Kachachi

Si je t'oublie, Bagdad, avec poésie, mais aussi une certaine dureté de circonstance, entraîne le lecteur « à l'intérieur » du conflit irakien. Zeina, après quinze ans loin de son pays, n'hésite pas une seconde quand l'armée américaine lui propose de partir comme interprète en Irak. Mais ce retour se fait dans la douleur. Rejetée par sa grand-mère, devant faire face à des regards remplis de haine, elle doit se trouver une identité, une place. Mais comment ?

Éd. Liana Levi



**LE VOYAGE
À BORDEAUX**
Yoko Tawada

Un mystérieux livre que ce Voyage à Bordeaux qui entraîne le lecteur dans le cerveau de Yuna, étudiante japonaise faisant le chemin d'Hambourg-où elle suit des cours -, jusqu'à la ville française. Si l'écriture prend parfois des détours, c'est une certaine grâce qui s'en dégage. Les souvenirs se mêlent au présent et c'est avec malice et douceur que l'auteur aborde la question des différences de langues et de civilisations. Le roman se découpe en une multitude de petits paragraphes, séparés par des idéogrammes japonais, ponctués par les souvenirs, les rencontres. Le voyage à Bordeaux se transforme finalement en voyage initiatique dans lequel Yuna entraîne également le lecteur.

Éd. Verdier

À la page !

Par Sonia DESCHAMPS



**EXIL
INTERMÉDIAIRE**
Céline Curiol

Livre assez planant, Exil intermédiaire présente au lecteur deux jeunes femmes qui ne se connaissent pas, mais qui ont pour point commun de déambuler dans New-York. Première, troisième personne, le lecteur se laisse emporter par l'écriture de Céline Curiol. L'écriture le perd, le guide, à travers la ville, mais aussi à travers les souvenirs et les sentiments de ses héroïnes. Beaucoup de mélancolie, mais aussi d'amour, d'exaltation pour cet Exil intermédiaire. Quelque chose se termine, il faut se préparer à découvrir de nouveau.

Éd. Actes Sud

ECLAIRAGE INTIME
INTIMNI OSVETLENI

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR IVAN PASSER,
AVEC KAREL BLAZEK, ZDENEK BEZUSEK,
VERA KRESADLOVÁ, JAN VOSTRCIL
1H12 / ÉD. CHEZ MALAVIDA



Par Magdalena KRZACZYNSKI

Premier et seul film tchèque d'Ivan Passer, *Éclairage intime* suffit pourtant à mettre en lumière son talent. Ami de Miloš Forman, Passer récupère une partie de son équipe pour le film : Papoušek, Ondříček, Jan Vostřil et même sa femme Vera Kresadlová. Pour ce film sans intrigue, ce qui intéresse Passer, c'est de filmer la vie telle qu'elle passe, mais de la filmer en musique. Le début du film rappelle *S'il n'y avait pas de guinguettes* de Forman qui débute avec la répétition d'un orchestre. Au-delà des répétitions de Jirovec, de Mozart, de la fanfare de l'enterrement, Passer met en scène la musique de la vie. Chaque son, chaque bruit est comme une note de musique, un fou rire, les coups de klaxon qui veulent dire « je t'aime », le réveil qui sonne, même les ronflements sont une symphonie... Et ce film est une véritable symphonie de la vie.

LE PETIT FUGITIF

RÉALISÉ PAR MORRIS ENGEL,
AVEC RICHIE ANDRUSCO, RICHARD BREWSTER, WINIFRED CUSHING
1H20 / ÉD. CARLOTTA



Par Sonia DÉCHAMPS

« La Nouvelle Vague n'aurait jamais vu le jour si le jeune Américain Morris Engel n'avait montré la voie avec son beau film », tels ont été les propos de Truffaut à propos de ce Petit fugitif qu'ont la bonne idée de nous proposer les éditions Carlotta. Petit bijou que ce Petit fugitif dont on se demande comment il a pu rester dans l'ombre si longtemps. Le spectateur suit les déambulations de Joey, petit garçon persuadé d'avoir tué son grand frère (une mauvaise blague, un peu de ketchup, et le tour est joué !) Morris Engel était photographe et l'image s'en fait ressentir, c'est un plaisir de chaque instant que de voir évoluer, en noir et blanc, ce petit fugitif ; de le voir peu à peu oublier ce dont il croit être responsable, s'amuser au milieu de la foule, collecter des bouteilles afin d'avoir un peu d'argent pour faire un tour en cheval... De le voir vivre tout simplement.

SILENT HILL

RÉALISÉ PAR CHRISTOPHE GANS,
ÉCRIT PAR ROGER AVARY ET CHRISTOPHE GANS,
AVEC RADHA MITCHELL, SEAN BEAN, JOELLE FERLAND...
2H07 / ÉD. METROPOLITAN FILMEXPORT



Par P-L. C

Sa jeune fille Sharon ayant des hallucinations de plus en plus inquiétantes au sujet d'une ville appelée Silent Hill, Rose décide de l'y emmener, contre l'avis de son mari. Mais toutes deux à peine arrivées dans cet endroit déserté, Sharon disparaît comme par sorcellerie. Paniquée, Rose décide de tout faire pour retrouver sa fille, en dépit de l'enfer indescriptible que renferme cette ville maudite. L'adaptation de jeux vidéo la plus réussie à ce jour, Silent Hill peut diviser par son approche de l'horreur, résolument ésotérique et intellectuelle, au risque de perdre les néophytes vis-à-vis des jeux vidéo d'origine. Il n'est plus question d'épouvante mais de glauque, où les créatures monstrueuses ainsi que la ville faite de rouille et de chair ne sont que la matérialisation des hantises des personnages et de leur plus profond intérieur.

LES BEAUX GOSSES

RÉALISÉ PAR RIAD SATTOUFF,
AVEC VINCENT LACOSTE, ANTHONY SONIGO, ALICE TREMOIÈRES
1H30 / ÉD. BLU-RAY DISC



Par Romain GENISSEL

En cette fin d'année où l'on apprend que le moral des français repart au beau fixe avant les bousculades de Noël, on conseille d'oublier les clowns Dubosc/Boon pour mieux loucher sur le DVD des *Beaux gosses* déjà labellisé comédie décapante de l'année. Succès populaire, plongée dans les souterrains de la frustration juvénile, *Les Beaux Gosses* est un surprenant condensé de rires et d'étude sociologique de notre jeunesse gauloise. Une jeunesse qui dérape et s'excite comme si elle devait être vue comme un dernier sursaut de la minorité visible. Face au paf-poubelle qui voudrait nous offrir le modèle d'une jeunesse telle une invasion de clones au look proche d'une surface publicitaire, il est nécessaire de (re)voir cette ode à l'impureté et au charme ingrat d'ados pris entre délires *Supergrave*, castration maternelle et agitation intempestive sur les pages de la Redoute.



La Naissance de la Filmothèque

« Mon parcours, c'est d'abord toute une scolarité à Clermont-Ferrand. J'ai fait l'école supérieure de commerce de Clermont, mon service militaire, et puis j'ai atterri dans une boîte d'assurances. Ça a été mon premier emploi. C'était assez sinistre ; mais il se trouve qu'à côté de la compagnie, il y avait une salle de cinéma qui s'appelait le *Lafayette*, et qui avait été rachetée par un pied-noir. Il l'avait coupée en deux pour faire d'un côté un bar, et de l'autre une salle de cinéma. Manifestement, c'était le bar qui l'intéressait, la salle de cinéma quand il y avait un peu de monde. Et donc, avec Jean-Marie Rodon, on a repris cette salle, qui s'est appelée l'*Action Lafayette* et a été le premier *Action*. Et puis ça a été l'irrésistible ascension des *Actions*.

Et puis il y a quelques années, nous nous sommes séparés et j'ai recherché une salle à vendre. Il y en avait très peu ; mais j'en ai trouvé une, le *Quartier latin*, rue Champollion, qui était une salle où j'avais usé mes fonds de culottes et donc... voilà, il y a eu le côté sentimental, et son lent abandon... Elle avait été reprise par une distributrice de films espagnols. Donc elle y a sorti un film, deux films, mais ça n'a pas marché. De toute façon, le peu de clients qu'il y avait, elle les prenait à son autre salle, *Le Latina*. Donc finalement, je suis rentré dans cette salle et c'est devenu *La Filmothèque Quartier Latin* ».

Projeteur sur un cinéma

LA FILMOTHÈQUE QUARTIER LATIN

QUAND JEAN-MAX CAUSSE COMMENCE, C'EST BIEN SIMPLE : ON NE PEUT PLUS L'ARRÊTER (MAIS ON N'EN A PAS ENVIE NON PLUS, ÇA TOMBE BIEN). DE SOUVENIRS DE CINÉMA (RICHISSIMES) EN PROJETS D'ACQUISITION DE NOUVEAUX LOCAUX, D'AMÉNAGEMENT D'UNE SCÈNE POUR LE THÉÂTRE OU ENCORE, PLUS PERSONNELLEMENT, DE RÉALISATION... IL S'EST CONFIE.

RENCONTRE AVEC UN HOMME DE PASSION : JEAN-MAX CAUSSE, DIRECTEUR DE LA FILMOTHÈQUE QUARTIER LATIN.

« Une culture de cinéma »

« Je pense que c'est toute une culture de cinéma que j'ai eue à Clermont, que j'avais quand je venais à Paris, par le biais de la Cinémathèque... Je ne pense pas qu'il y ait un film fétiche. Il y a pour moi un peu une histoire du cinéma. Tout d'abord l'invention, avec *L'Aurore* de Murnau (1927), qui est en fait le premier film vraiment moderne, un film muet qu'on entend, c'est vraiment miraculeux. Il filme comme il filmerait un cinéma parlant. On y voit un type qui joue de la trompette à une fenêtre et on entend cette trompette alors qu'il n'y a pas de piste son. Ensuite, pour moi, il y a *Rio Bravo* d'Howard Hawks (1959), qui est un faux western, un western filmé comme une tragédie grecque. Un film magnifique qui contient tout ce qui a été inventé en cinéma depuis le début, et qui s'ouvre vers un avenir radieux du cinéma. Le troisième, je dirais que c'est *La horde sauvage* de Peckinpah (1969), et c'est l'arrivée du doute. L'Amérique doute parce qu'elle est encore au Viêt-Nam, elle se demande pourquoi elle y est. Donc on nage en plein trouble et on ne sait pas trop où ça va aller. Et puis je dirais que le quatrième et dernier pilier, c'est *Casino* de Scorsese (1995) et là, c'est la chute. L'histoire de gens qui cherchent à s'élever et il n'y a rien à faire, ça se termine de façon dramatique. C'est un film magnifique, qui résume un peu tout ce qu'il y a eu avant, et qui malgré tout s'ouvre sur l'avenir -enfin sur la forme, pas sur le fond.

Mais par définition, le cinéma renaît de ses cendres, et donc il y a un tas de metteurs en scène qui sont apparus depuis, comme Lars Von Trier... Le cinéma, c'est un perpétuel recommencement, et c'est ce que l'on cherche à montrer à la *Filmothèque*. C'est pour ça qu'on fait beaucoup de mélanges entre films nouveaux et films anciens. Il n'y a pas de « vieux » films, ça m'énerve toujours quand on dit ça ; au cinéma, il y a le bon et le mauvais, mais un film n'est jamais vieux ».

« La qualité (...) et l'attrait de la salle »

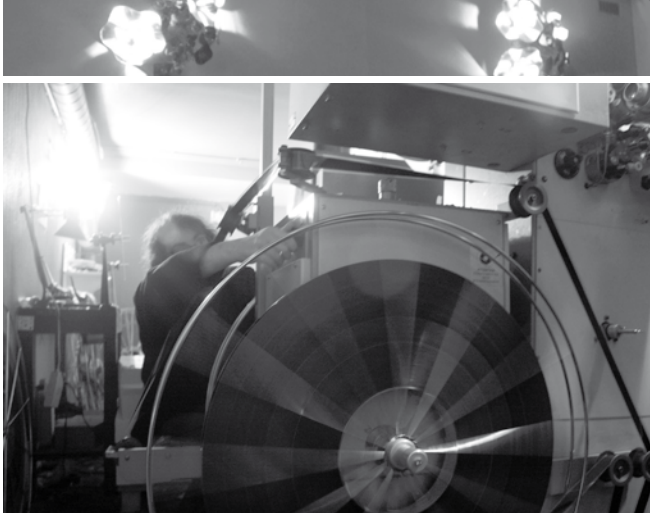
« Moi je suis assez optimiste. Quand je suis entré dans le métier, les cassettes sont arrivées. On a dit : « Bah, on n'aura plus personne dans les salles, ils auront le cinéma chez eux », mais ils ont continué à venir. Après, ça s'est amélioré, il y a eu le dvd, et puis surtout il y a eu les multi-chaînes. C'est-à-dire que le soir on peut avoir des dizaines de films au choix, et malgré tout les gens continuaient à venir. Maintenant on arrive à une mutation nouvelle qui est le numérique ; c'est-à-dire qu'on ne va plus projeter des pellicules, on va avoir des systèmes numériques. Dans cinq ans à mon avis, on ne tournera plus un film sur pellicule. Ça a des avantages, des inconvénients, mais l'important c'est que la qualité soit proche de celle de la projection chimique. Fini les bobines qui se rayent, qui coûtent cher... On va avoir un autre système. Il y a aussi surtout l'idée de la salle. L'idée de la salle, de se déplacer, de payer sa place. On paie, on attend donc un plaisir. On est dans une salle dans l'obscurité, en communauté, et après le film on peut discuter. On ne discute pas après la télé. Nous on aura toujours une offre de qualité, et l'attrait de la salle sera toujours là ».

« Les multiplexes (...) on est complémentaires »

« Les multiplexes ne peuvent pas faire le travail qu'on fait nous, c'est du travail d'artisanat en fait... On est très soutenus par l'État et par la mairie de Paris. Et puis je pense que les circuits ont compris qu'ils n'avaient pas intérêt à notre disparition. C'est vrai qu'on se bagarre un peu pour avoir certains films, mais c'est souvent parce qu'ils ont des cases à remplir et qu'ils ne veulent pas trop laisser échapper de films, surtout en exclusivité, ce qui est un peu logique. Mais nous on travaille sur un autre créneau et je pense qu'on est complémentaires. On est plutôt "cinéma étranger". Il faut toujours qu'il y ait une espèce d'écrin pour sortir un film. On fait aussi beaucoup de papiers pour l'accompagner. Et on essaie toujours d'accompagner un film par une rétrospective ou par une sélection de l'auteur ».

Recueillis par Sonia DESCHAMPS

LA FILMOTHEQUE
QUARTIER LATIN
9, rue Champollion / 75005 Paris
www.lafilmothèque.fr



• **Tetro** de Francis Ford Coppola,
sortie le 23 décembre 2009.

**BABEL, magazine bi-mensuel
gratuit partout et nulle part.**

Les auteurs :

- Nelly Allard
- Judith Arazi
- Marie Beaunay
- Sophie Boyens
- Pierre-Louis Coudercy
- Sonia Deschamps
- Romain Genissel
- Léa Germain
- Laure Giroir
- Magdalena Kracynski
- Elise Le Corre
- Nicolas Lincy
- Erik Pagès
- Laura Pertuy
- Charlotte Pilot
- Nicolas Thys
- Roseline Tran
- Cyril Schalkens
- Natacha Steck

Conception
éditoriale :

Romain Genissel

Conception
graphique :

Fabien Fery

Dessins :

- Marie Beaunay
- Frederic Garcia
- Valentin Szejnman

Photographie
de couverture :

Jessy Baudin / studio26a.com

Correcteurs :

- Loup Coudray
- Elise Le Corre

Le texte est
composé en :

- Humanist
- Cochin
- Helvetica Neue
- Garage

CONTACTS :

polepresse.cinesept@gmail.com
Presse : Laura Pertuy
laura.pertuy@gmail.com

Site Web :

http://babelmag.free.fr/

BABEL recherche

Webmaster, Chroniqueurs,
dessinateurs, photographes.

BABEL WANTED :

Annonces, Publicitaires, mécènes
et des kilomètres de papier
pour s'étendre un peu partout.

**Vous voulez recevoir
les prochains numéros
de BABEL :**

Inscrivez-vous sur la mailing list
aboquartierlibre@gmail.com

Prochain numéro :
février 2010



**“L'inconnu,
c'est toujours excitant”**

babelmag.free.fr

~ David Lynch